AUGUSTE

ET

NOÉMI

IMPRIMERIE D'A. RENÉ ET Cie, RUE DE SEINE, 32.

AUGUSTE ET NOÉMI

SOUVENIR

D'UNE MÈRE

PAR Mme C. GUINARD

née Demante.

Piansi e cantai.

PÉTRARQUE.

DEUXIÈME ÉDITION.

PARIS

A. RENÉ ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS,

RUE DE SEINE, 32.

HIVERT, quai des Augustins, 55. — DENTU, Palais-Royal.

L.-R. DELAY, rue Basse-du-Rempart, 62 (boulevard de la Madeleine).

1841

Journal des Débats.

du 21 Mai 1851.

Feuilleton du Journal des Débats.

Auguste et Noémi,

par Madame Demante-Guinard.

Un volume in-8°. – chez René et Compe. Libraires, rue de Seine, 32.

Une pauvre mère a perdu dans la même année deux de ses enfans, le frère et la sœur, Auguste et Noémi; celui-ci avait huit ans bientôt, celle-là en avait neuf à peine. Les deux petits anges manquent à la famille; mais bien qu'ils ne soient plus parmi les fleurs de ce monde, la mère les voit toujours blonds et roses et rieurs comme ils étaient. Morts pour tous, même pour leurs frères et pour leurs sœurs, ses deux enfans envolés sont toujours là pour la mère; elle les voit, elle les entend, elle leur fait répéter leurs prières du matin et du soir, elle assiste encore, attentive et tremblante, à leurs joies faciles, à leurs douleurs passagères. – Auguste est toujours l'enfant pétulant sur la verte pelouse, Noémi est toujours le beau petit rêveur qui portait vers le ciel son long regard bleu comme le ciel. De cette contemplation infinie d'une mère pour l'enfant qu'elle a porté dans son sein et dans son cœur est résultée la poésie. La poésie, c'est le rêve, c'est l'idéal, c'est l'espérance, c'est le souvenir, c'est tout ce qui n'est pas de la terre, tout ce qui a passé sur la terre. Qui que vous soyez, qui voulez être un poète, ne cherchez pas à être un poète. Non, pas d'efforts, pas de luttes, pas de travaux pénibles, pas d'esprit, pas d'esprit surtout! Mais en revanche laissez faire l'amour et la douleur, laissez faire la croyance et l'espoir, laissez à leur toute-puissance sur votre âme les saints aspects de la nature, la fleur qui s'épanouit, l'eau qui murmure, l'astre qui resplendit au ciel, l'enfant au berceau, le vieillard au soleil, le mort dans la tombe, laissez aller çà et là tous les nobles instincts, vous verrez la poésie venir à vous toute blanche, et toute sainte, et toute chantante; soudain elle vous tendra sa main secourable, elle vous couvrira de son inspiration bienveillante comme d'une égide, et alors les chants –

viendront à votre âme comme les larmes sont venues à vos yeux.

Ainsi a été fait ce doux recueil, sans art, sans apprêt, avec tous les hasards mélodieux de la douleur. Cette mère a souffert, et elle a chanté; voilà toute l'histoire de sa poésie. Elle a rêvé long-temps quand elle était une jeune fille; après le rêve est venue l'action, l'action souveraine et sainte de la mère de famille sur les siens, et après l'action est arrivée naturellement la poésie comme s'élève la brise rafraîchissante après l'heure de midi et les cruelles chaleurs. Aussi, quand vous ouvrez ce livre je ne sais quel honnête parfum s'en exhale. Avez-vous rencontré, le matin d'un long voyage, quelque belle prairie diaprée de blanches marguerites par un beau jour de printemps? Le soleil sourit doucement au-dessus de votre tête, la rosée est à vos pieds, et non seulement la rosée, mais cette myriade d'émeraudes naturelles qui exhalent leurs timides parfums autour de vous. Mais comment donc sans sacrilège se frayer un sentier dans cette verdure émaillée de fleurs? comment fouler aux pieds ces blanches marguerites? D'abord vous hésitez; vous voulez revenir sur vos pas et prendre le plus long sentier, tout couvert de poussière. Allez toujours! La providence est grande! La fleur est patiente et légère; regardez plutôt, votre pied n'a pas laissé de trace, un instant foulée, la marguerite se relève, — soulevée par la brise bienfaisante, par la rosée qui féconde, par le rayon tout-puissant du soleil.

Laissez donc chanter cette pauvre femme, qui que vous soyez, et prenez votre part dans ces honnêtes inspirations qui viennent de Dieu; c'est elle-même qui vous y convie, sans redouter que le souffle lui manque. Arrivez, et mêlez-vous à ses douleurs; les douleurs ne manqueront pas pour l'avenir, non plus que les beaux vers. Ce noble cœur est doublement inépuisable; car il renferme tout à la fois la poésie et l'amour maternel. Écoutez-la. — Naguère encore elle était une jeune fille silencieuse et modeste; depuis un an la jeune fille est devenue une femme; bien plus la voilà déjà qui sent tressaillir ses entrailles fécondes; quelque chose s'est agité dans ce jeune sein maternel. Elle chante alors un hymne de triomphe à l'enfant qu'elle attend. Quoi! déjà celui là, qu'elle n'a pas vu encore? Oui, celui là aura son hymne de bien venue, il aura son tressaillement extérieur;

il trouvera sur les lèvres maternelles, avec le premier sourire, l'action de grâces à peine interrompue par les douleurs de l'enfantement :

Tendre fleur qui dois naître en la saison des roses,
Hôte encore inconnu qui sous mon sein reposes,
Faible enfant, quel sera ton sort ?

Et la voilà qui s'inquiète et qui tremble à l'avance. La voilà qui s'écrie : " tu vivras ! " Comme si déjà elle pouvait prévoir que plane la mort sur ce berceau vide encore. Qui lui dit cependant à l'avance toute cette douleur ? Comment la sait-elle ? Pourquoi tout cet accablement qui l'entoure ? Mon Dieu ! Ces âmes poétiques sont douées d'un sixième sens invisible, inexpliqué, inexplicable. Cette âme est triste parce qu'elle a vu toutes sortes de deuils, de misères, d'accablemens, de tombes entr'ouvertes, d'unions brisées.

Tous ces infortunés, je les ai vus heureux ;
J'ai partagé leur joie et je pleure sur eux.
Ils pleureront sur moi, bientôt... Demain, peut-être !

Ainsi elle s'attriste par sympathie plus encore que par prévoyance. Cependant le premier enfant, longtemps épié, vient au monde. Dieu soit loué ! L'enfant a toutes les apparences de la santé et de la vie, et maintenant plus de transes, plus d'inquiétudes, plus de pressentiments funestes, la mère est debout ; elle s'en va, sa fille à la mamelle, pour tout revoir, les champs, les fleurs, le soleil :

Gloire ! Louange à toi ! Tout bien vient du Seigneur !

Or, ce premier enfant, ce premier bonheur, si fraîchement épanoui, c'est Noémi !

Enfin sur mon sein tu reposes !
Je te vois, je te tiens, tu vis !...
Que ton sein doucement soupire !
Que de calme dans ton sourire,
Que d'innocence dans tes yeux !

Et la jeune mère s'abandonne tant qu'elle peut à son ravissement. Je voudrais pouvoir vous dire toute cette extase si vive, si naturelle, si naïve. Quelle joie ! — Mais, hélas ! à cette immense joie déjà se mêle un nuage. Déjà ce bel enfant a pâli. Sur ces joues si fraîches, les lys

ont remplacé les roses, l'enfant dort encore d'un sommeil tranquille, mais la mère n'en dort plus.

Je sentis s'exhaler mon reste de jeunesse,
et le temps en mon cœur posant sa lourde main,
Soudain je défaillis, [illegible] tristesse
qui glaçait et brisait mon sein.

Après le sommeil vient le rêve. Quand l'enfant va mieux, quand la jeune famille grandit à l'ombre heureuse et calme de la mère, quand tout fait silence dans sa maison et dans son cœur, alors voilà notre poète qui jette un coup d'œil furtif sur la poésie qui se fait là-bas dans cet univers parisien dont les bruits lointains arrivent à peine à son oreille. Il s'enquiert de ce qui se dit dans le gouffre et de ce que deviennent ses poètes bien-aimés, quand soudain, ô douleur! elle apprend que son poète à elle, son ami, son maître, son inspiration la plus puissante après ses enfants, M. de Lamartine enfin, vient de perdre sa fille dans les sables de cet Orient qu'il devait étudier de si près pour en parler comme il en a parlé plus tard, vous savez de quelles hauteurs. A cette nouvelle que Julia est morte, que le poète ramène de son pèlerinage un cercueil grand comme un grand berceau, la voilà qui se met à songer à Noémi, à Noémi qui joue encore aux pieds de sa mère! Alors tout d'un coup elle verse des larmes abondantes, et en même temps des vers tout remplis d'âme et de douleur :

A M. de Lamartine.

Oh! laisse-moi pleurer, moi, mère de famille,
Sur ton trésor perdu, sur ton unique fille!
Un jour à mon foyer, tu me l'avais promis,
Tu devais l'amener... Dieu ne l'a pas permis...
Ce jour, j'en ai gardé la mémoire fidèle,
Assis auprès de moi, mon fils sur tes genoux,
Tu caressais son front et je te parlais d'elle,
et la joie était avec nous. —

Évidemment M. de Lamartine a dû avoir une grande influence sur ce noble et sévère esprit. Il est le premier poète de notre

langue qui ait su parler d'une façon si charmante de toutes les passions du cœur de l'homme, et en même temps de toutes ses croyances; il est le premier qui ait su allier avec un si rare bonheur l'idée de l'infini à nos émotions les plus passagères. Qu'il vous parle de l'amitié éternelle ou de l'amour qu'une heure emporte, ou du frais paysage qui disparaît sous le froid manteau de l'hiver, ou de l'étoile qui s'en va jetant ses clartés errantes dans le nuage transparent, toujours il a soin de ramener Dieu pour servir de soutien à ses frêles images, et ainsi il donne même au simple battement du cœur quelque chose de l'éternité! Grand poëte entre tous! Poëte mélancolique et chrétien! Poëte amoureux, mais amoureux comme la Madeleine qui jette les parfums les plus précieux aux pieds du christ! Nul ne peut prévoir de nos jours le fruit de consolation que doivent porter dans les siècles, les **Méditations poétiques**, même par les fruits qu'elles ont portés déjà. Nul ne peut dire tout le trésor de charité, de foi et d'espérance que renferme ce grand livre, même en songeant à toutes les consolations dont il abonde pour l'heure présente. Car il est vrai de dire que ce touchant poëme de la mélancolie et de la résignation chrétiennes, poëme brisé à chaque page, où se rencontrent tant de noms illustres entre tous, Byron, Bonaparte, Elvire, a été singulièrement obscurci par les poëtes à la suite, par les douleurs factices, les croyances à la mode, les rêveries sans but, les mélancolies sans nom. Dieu merci, le temps qui emporte tant de choses, les mauvais vers plus vite que tout le reste, aura bien vite dégagé les **Méditations** et les **Harmonies poétiques** des nuages et des plagiats qui obscurcissent quelque peu l'éclat original du chef-d'œuvre. Alors, de la grande école que M. de Lamartine a fondée, il ne restera plus que les enthousiastes sincères, les âmes privilégiées, les croyances ferventes, les chastes amours, les passions vraiment senties; et ce ne sera pas là, le savez-vous? un triomphe sans gloire pour les poëtes qui auront les premiers su marcher à la suite du maître, dans ces vivans sentiers semés de ronces et d'épines, de joies indicibles et d'ineffables douleurs. Qui sait même si, dans le nombre de ces heureux disciples, et à leur tête, les

âmes tendres ne placeront pas quelques jours la touchante mère, ou, si vous aimez mieux, l'éloquent poëte d'Auguste et Noémi?

Je vais seulement vous raconter une scène bien simple et bien touchante entre les deux poëtes, celui-ci et celle-là. C'était le 29 Janvier 1834; M. de Lamartine revenait de la Terre-Sainte, le cœur plein de deuil. Il ne pensait guère alors à l'éloquence, sa dernière muse; il était tout entier à sa douleur. Qui lui eût dit qu'un jour, du haut de la tribune nationale, il calmerait tant de passions ameutées, qu'un jour il dominerait, des hauteurs poétiques, toutes les idées vulgaires, et que le bourgeois dompté s'écrierait : — Il a raison! celui-là certes l'eût bien étonné. Le jour que je dis, le poëte vint s'asseoir au foyer de sa sœur en poésie. Il était, comme nous le connaissons tous, calme, sérieux, résigné. Il ne dit pas un mot de ses intimes douleurs. Il prit sa place accoutumée au milieu de la jeune famille qui soudain fit silence à son aspect, tant ces beaux et bons enfans ont des instincts qui ne les trompent jamais. De quoi fut-il question entre les deux poëtes? Dieu le sait, les enfans aussi. Pas un ne dit ce qu'il voulait dire. On se comprit d'un regard, d'un serrement de main; si peu suffit, en effet dans ces misères si grandes! A la fin M. de Lamartine prit congé de cette heureuse famille, et à peine fut-il parti, que l'autre poëte se prit à pleurer et à se raconter cette histoire, et quel récit!

.... Un souvenir funeste
M'empêchait de lever un regard triomphant ;
Je songeais qu'un cercueil est tout ce qui lui reste
De son unique enfant ....
Et tandis que mon œil retenait une larme
et que de son malheur le penser me troublait,
C'était, avec des mots pleins de force et de charme,
Lui qui me consolait !
Et cependant son cœur était plein de sa fille,
Car il ne sourit pas à mes enfans nombreux.

Ce dernier vers est charmant. —

Ainsi cette jeune femme a beau se défendre contre la poésie, elle a beau attendre que son heure, c'est-à-dire que sa douleur soit venue pour être un poëte, la poésie déborde malgré elle. Tout ce qu'elle a écrit dans ses beaux jours d'espérance et d'orgueil, quand Auguste et Noémi croissaient en grâces et en beauté, est empreint de cette douce mélancolie avant-courière des grandes douleurs. Ainsi quand les enfans sont absens (toujours les enfans!) elle les appelle, elle les aime plus que jamais :

J'ai besoin de vous voir, j'ai soif de vos caresses,
Ma brune Noémi, Sophie aux blondes tresses,
Paul au front de poëte, à l'œil timide et doux,
Et toi, bouton de lis, si délicat encore,
Auguste, blanche fleur que l'air pur fait éclore,
Je ne puis plus vivre sans vous.

Cher ange! maintenant tu t'endors, tu t'éveilles
Sans que mon sein, pressé par tes lèvres vermeilles
Ait tressailli de joie et palpité d'amour ;
Sans chercher mon regard ton œil d'azur se lève ;
Moi je cherche, j'écoute et je te vois en rêve.
Toi tu m'oublieras en un jour.

Une autre fois elle est heureuse ; les enfans sont revenus, et ils ont reconnu leur mère à son sourire, par un sourire. La maison s'est remplie de nouveau de tous ces adorables petits bruits de l'enfance, bruits charmans à l'oreille d'une mère ; car elle entend ses enfans grandir. L'orage de la veille s'est apaisé ; plus de nuages dans le ciel, tout est calme et tranquille ; alors elle remercie le bon Dieu qui l'a faite si heureuse :

Mon Dieu! de ma pensée accepte les prémices!
Vers les cieux elle vole et monte avec délices.
Reçois-la doucement et remplis-la de toi.

. . . .

Conserve à ces petits, anges de la famille,
La naïve candeur qui dans leur regard brille ;
Garde-les dans la paix, la joie et la santé.
Donne-moi la douceur avec la fermeté.

Sa prière achevée, elle redevient une bonne femme toute simple, une femme comme toutes les mères; elle revient aux intérêts de chaque jour, elle gronde même quelquefois, mais d'une façon si tendre! Non, non, pour toute la gloire poétique qui soit sous le soleil, elle ne négligera pas un seul de ses devoirs, elle ne renoncera à pas une seule des tâches et des joies du foyer domestique. Que lui fait la renommée, que lui fait le bruit, qu'importent à elle les frivoles discours et l'admiration du dehors? Elle n'a pas le tems d'être célèbre; elle est en train de laver les mains de son petit Auguste, de raccommoder la blouse de Louis, de coudre la robe de Noémi. Et voilà justement pourquoi il la faut louer tout à notre aise cette aimable femme, parce qu'étant un poëte elle est restée une femme; parce que sa vie est restée cachée, laborieuse, sévère, et qu'on ne la voit pas, la tête haute, promenant la force et l'éclat de son esprit. Au contraire, plus elle évite le bruit et la fumée que nous donnons, nous autres, les hommes oisifs, plus elle se tient à distance de l'admiration banale, plus elle s'enferme dans le sanctuaire de sa maison et de son cœur, et plus il faut que nous soyons attentifs pour savoir ce qui va sortir de cette maison si bien gardée, de ce cœur si bien fermé, de ce silence si rempli de modestie et de réserve? Autant la poésie banale, qui se fabrique par la vanité des femmes qui n'ont plus que ce moyen de faire parler d'elles, est animée, bruyante, effrontée, chargée de couleurs d'emprunt, autant la poésie de cette femme se fait humble et silencieuse, autant elle s'enveloppe dans ses longs voiles blancs. Ne me parlez donc pas des pythonisses, des énergumènes, des femmes qui parlent à la muse face à face, et qui la tutoient comme si elles parlaient à leur servante; ne me parlez pas du trépied sonore: — Effronterie, mensonge, misère, vanité, bruits insipides, — tout cela, — affreux doigts tout tachés d'encre, — cœurs gangrenés, — passions menteuses, — amours adultères, — poésie furibonde qui ressemble au taureau de Phalaris, et qui engloutit la mère d'abord, les petits ensuite (car les muses n'ont pas d'enfans); la femme enfin. — Non! certes, je n'appellerai jamais de ce nom vénérable et chaste entre tous, cet assemblage nauséabond de linge mal lavé, de robes trouées, d'enfans morveux, de maris sans nom, d'amans imaginaires, de dettes criardes, de vin frelaté, de fard et de pot-au-feu, de musc et d'oignons

brûlés, de dentelles et de peignes sans dents. — La poésie intime vit de peu; elle est sobre et timide; elle accepte tout ce qui est le devoir, non seulement avec résignation, mais avec enthousiasme et respect. On peut dire, on doit dire de cette poésie intime, ce que dit l'écriture de la femme forte : — Lanam fecit, domum servavit. Elle se tient assise au foyer domestique où elle parle de Dieu et des pauvres, dans le jardin où elle regarde le ciel et les fleurs, au lit de douleur de l'époux, dans la vieille église, dans le cimetière, au chevet de l'aïeul, dans la maison du pauvre, partout où se rencontre un doute à combattre, une misère à soulager, une souffrance à guérir; la poésie, c'est une femme correcte, réservée, modeste, cachée, honnête avant tout. Silence et respect ! Découvrez vos têtes ! et quand elle passe en votre chemin, saluez-la !

Je vis sans mouvement et sans bruyans plaisirs;
Mais la muse parfois me fait de doux loisirs.
L'âge d'un cœur ardent calme l'inquiétude,
et lorsque l'ennui vient troubler ma solitude,
Un regard de tendresse, un sourire enfantin,
Sont un doux talisman qui le chasse soudain.

Hélas ! ses pressentimens de toute la vie ne l'avaient pas trompée. En vain disait-elle à son fils, tu vivras, elle s'abusait elle-même. Cet enfant reçu avec tant d'amour, tant d'ivresse, il allait chaque jour perdant un peu de ses forces et sa mère le sentait mourir. Pauvre petit, si jeune, si heureux, si tendre ! Certes, ce n'est pas celui-là qui ira se mêler aux luttes politiques; ce n'est pas celui-là qui se fera tuer, au coin d'un bois, d'un coup d'épée; ce n'est pas celui-là qui fera passer sa mère à travers les plus rudes épreuves d'une jeunesse sans frein. Mais, au contraire, on l'eût pris, à le voir tout blanc et tout pâle, pour une petite fille. — Discrimen obscurum, dit le poëte. Comme il était languissant et malade, il était naturellement le plus aimé. On se souvenait de ses plus légers accès de fièvre; on se rappelait ses moindres plaintes. Un jour il a pleuré tout bas ! Telle nuit il n'a pas dormi ! Une autre fois son rêve était si pénible ! Sa main si froide ! son œil si brillant ! Comme aussi on inscrit ses moindres paroles et l'on en fait, malgré soi, des élégies :

Un jour celui qui fait, comme un enfant unique,
Ma joie et mon souci,
Levant avec lenteur son œil mélancolique,
Dit : on est mal ici !
Mal ! repris-je alarmée ; ami, que veux-tu dire ?
Mets ton front près du mien.
Qui te gêne ? — Et l'enfant, avec un doux sourire,
Dit : — Au ciel on est bien !

Alors les terreurs redoublent. C'est surtout de l'enfant que l'on peut dire : — Sa voix est la voix de Dieu. Or, si l'enfant a parlé ainsi, s'il a ainsi regardé le Ciel avec des yeux pleins d'angoisse et d'espoir, c'est que sans doute Dieu le rappelle ; ces chères et suprêmes paroles, c'est son ange gardien qui les a soufflées à l'oreille de l'enfant : — Mon fils va mourir, se dit la mère. — Et voilà ce qu'elle se répète heure par heure depuis que l'enfant est venu à la lumière. Elle a tout deviné, sa lente agonie, sa mort si calme, ce petit souffle qui devait s'exhaler dans un dernier baiser. Pauvre mère, entendez-la, le cœur brisé, qui s'écrie dans son désespoir :

Oh ! ne m'enviez pas cette belle famille,
objet de tant de soins !
Il ne faut pour ternir l'éclat dont elle brille
qu'un bel enfant de moins.

Elle va ainsi, au jour le jour, sans espoir, non pas sans courage. Elle se tait pour ne troubler personne ; elle fait semblant de croire qu'en effet son Auguste va beaucoup mieux ; elle s'enferme chez elle pour pleurer, et alors ce sont bien des sanglots étouffés, bien des vers écrits en silence et cachés dans la vieille Bible :

O ma fleur de beauté, toi qui me rendais fière !
Bijou le plus charmant de mon trésor de mère,
Astre qui de mon cœur savais chasser la nuit,
Voilà que tu pâlis et que ton front se penche...
..... Oh ! je t'ai trop aimé !

Mais il faudrait tout citer, il faudrait ne rien perdre de cette rare effusion des plus chers sentimens; quelquefois même elle s'encourage toute seule, elle se dit : — Allons, soyons grande ! allons, soyons chrétienne, — oublions-nous; que ton sacrifice s'accomplisse, Seigneur ! Et pour faire comme elle le dit, elle porte à ses lèvres, d'une main ferme, cette coupe amère ; mais bientôt la coupe échappe à ses mains, et de ses luttes intérieures nul ne sait rien, Dieu excepté :

Et le monde, qui glisse, et qui jamais ne creuse,
Se fie à la gaîté qui brille dans les yeux,
et ne soupçonne pas la plainte douloureuse
dans la voix qui souvent éclate en sons joyeux.

Certes, l'épreuve a été rude, le combat a été cruel, le murmure s'en est mêlé, le doute est venu qui rend la douleur plus affreuse en lui ôtant l'espoir d'un monde meilleur :

Le murmure insensé vint effleurer ma lèvre.

C'en est fait, plus d'espoir, plus rien pour consoler que celui qui est en haut ; soumettons-nous, pas de fierté, mon âme ! — et tel était son désespoir, que lorsque le septième enfant vint au monde pour remplacer les deux enfans que Dieu reprenait, cette mère si tendre ne trouve pas de joie, plus rien de l'enthousiasme de la première maternité, plus rien de l'hymne amoureux : A l'Enfant que j'attends !

Suis-je donc devenue incapable de joie ?
au milieu des bienfaits que ta bonté m'envoie,
Ne puis-je retrouver, Seigneur, pour te bénir
Ces transports que jadis j'eus peine à contenir
Dans les jours inspirés de ma belle jeunesse ?

C'est qu'en effet, depuis long-temps, notre poète n'a plus la force de se réjouir. L'enfant qui vient, ne peut faire oublier même un instant l'enfant qui s'en va. Lucie elle-même n'est plus

Qu'une petite fleur que l'hiver fait éclore.

Restez dans votre berceau, pauvre enfant Lucie, votre mère viendra tout à l'heure. Ne faut-il pas qu'elle mène au soleil votre

frère Auguste? Ne faut-il pas qu'il voie encore une fois le fleuve, le gazon, le Soleil, toutes les beautés, tout le scintillement de la Campagne? Ne faut-il pas qu'il entende chanter les oiseaux? Lucie, mon enfant, ne pleurez pas, votre mère désolée vous reviendra plus tard :

Je pris donc lentement la fleur pâle et penchée
Qui languit sur mon sein, à demi-desséchée,
Et, quand de la maison mon pied toucha le seuil,
Je frémis comme si j'emportais un cercueil.

Cette dernière promenade de la mère et de l'enfant est d'une tristesse et d'une grâce achevée. La mère est tout entière à ses tristes présages; tout la trouble, le bruit du vent, le chant de l'oiseau, l'éclat du soleil; elle revient à la maison le soir tout en larmes :

Mais Lucie en riant m'attendait au retour,
Et j'essuyai mes pleurs pour sourire à mon tour.

La voilà donc avec son sourire mouillé près du berceau de Lucie, et elle murmure à l'enfant, tout en le berçant, comme une explication de sa conduite. Elle ne veut pas que l'enfant dernier né puisse accuser les tristesses de sa mère, et elle les lui raconte tout bas, car il ne faut pas qu'Auguste entende ce qu'elle va dire :

Tu ne comprends pas le martyre
du frère qui te tend les bras.

Ainsi chaque jour amène sa peine, chaque heure son néant. La mère désolée invoque mais en vain, Dieu et les hommes; Dieu est sourd, les hommes sont impuissants, l'enfant doit mourir. Cette douleur va si loin, qu'un jour cette femme éplorée s'adresse, pour la secourir, à qui? Grand Dieu! à M. de Lamartine, au père de Julia, à ce même poète blessé dans l'âme, qui pleurait encore sa fille unique! Elle le supplie, au nom des enfants qui sont morts et de ceux qui mourront, de lui venir en aide, de l'aider à porter sa misère, de lui tendre une main secourable, ou du moins de lui apprendre comment s'épuise cet amer calice. Comment fais-tu pour être si grand et si fort? — Comment as tu pu te mêler encore à l'agitation des hommes? O mon

poëte, quel est donc ton terrible secret ?

Ce que j'admire en toi, comme, hélas ! on admire
L'astre qu'on voit d'en bas,
C'est ton courage ferme à subir un martyre
Que tu ne nous dis pas.

Il est impossible de demander avec plus d'effusion et d'instance, ce qu'elle appelle l'aumône de l'amitié ; aussi cette pièce est belle entre toutes. — Arrive alors la première date certaine de ces dates funèbres, le 13 mai 1839. Jamais le printemps ne s'était annoncé d'une façon plus divine, jamais le buisson n'avait été plus fleuri, le lilas plus chargé de ses fines senteurs ; — dans son jardin, entourée de sa famille, se mourait une vieille et honnête femme, une de ces austères vertus dont la sainte odeur se prolonge sur plusieurs générations ; cette femme, c'était la mère de notre poëte : parmi les nombreux enfans prosternés aux pieds de la mourante, vous auriez reconnu à son abattement, à sa douleur, son fils aîné, le savant et l'excellent professeur à l'école de droit de Paris, le digne maître de Boitard qui est mort, M. Demante. L'aïeule partie et pleurée (on la pleure encore), venait le tour de son petit-fils. Plus l'heure approchait, et plus la mère disputait à la mort sa frêle créature bien-aimée, quand un mois plus tard, jour pour jour à peu près depuis que sa vieille mère était partie pour ne plus revenir, elle entend son mari qui lui crie : Noémi est morte ! elle est morte ! — Qui, Noémi ? c'est Auguste que tu veux dire, répond la mère. Le voilà donc mort, le pauvre petit si joyeux de revoir le soleil. — Non, non, ce n'est pas Auguste, c'est Noémi ! regarde plutôt, Auguste est là, affaissé sur lui-même et sentant à peine la douce chaleur. — O mon Dieu ! que je te remercie, c'était une fausse alerte, mon fils n'est pas mort. — Mais n'entends-tu pas, femme malheureuse ! ce qu'on dit à ton oreille, Noémi, ta fille, ta douce fille, la seconde mère d'Auguste, Noémi l'enfant brillant, accompli, plein de santé, la fleur purpurine de ta couronne, c'est elle qui est morte, c'est bien elle, ce n'est pas Auguste encore ! — Ainsi, j'imagine, ce sera accompli ce drame lamentable de la famille. Avec un peu de cœur cela se devine facilement ; nous n'avons pas besoin d'avoir été

le témoin de ces douleurs ineffables pour les comprendre ; la stupeur, la douleur muette, l'étonnement stupide de cette mère quand elle est obligée de savoir enfin que c'est là tout ce qui reste de la Noémi vivante ! Alors, de même qu'elle avait négligé Lucie pour Auguste qui se meurt, de même elle oublie un instant la blonde agonie d'Auguste pour ne se souvenir que de Noémi qui est morte. Comprenez-vous une misère plus remplie ? Passer de l'un à l'autre de tous ses enfans, choisir pour l'aimer davantage justement celui qui n'est plus, et après celui-là, celui qui va mourir, ô profonde et inconsolable douleur ! Maintenant donc et jusqu'au mois de mars 1840 il ne sera plus question que de Noémi. Où est-elle maintenant ? Elle est au ciel. Elle avait eu neuf ans au mois de Mai ! Elle est allée attendre son frère là haut. Noémi ! sa mère répète comme elle était belle et fraîche et sereine. Sa mère a gardé ses beaux cheveux blonds naguères encore couronnés de fleurs :

Beaux yeux noirs de velours, aux regards angéliques,
qui se levaient au ciel, doux et mélancoliques,
et, fixés sur les miens, exprimaient tant d'amour !
Astres qui rayonnaient la vie et la lumière,
Enfantine beauté dont j'étais déjà fière,
Ailleurs qu'en rêve, hélas ! vous reverrai-je un jour ?

Ainsi Noémi règne à son tour dans ce lugubre poëme de l'amour maternel. Arrive le 31 décembre de cette année fatale, année sans printemps, sans été, sans espoir, — hiver sans fin. — Alors c'est autour d'Auguste à tenir sa place dans ces vers ; il va reparaître dans cette élégie jusqu'au jour où tout sera dit pour lui aussi. Il s'en va, et c'est sa mère qui lui dit adieu la première : — Fruit mûr dès le printemps ! — Enfant aux traits divins ! — Puis, dans son désespoir, elle s'écrie, elle dit à Dieu :

Assez de fruits de mes entrailles
Sont déposés dans le cercueil !
Assez, assez de funérailles,
Assez de tombeaux et de deuil !

Et enfin, tout comme elle s'adressait à son poète, M. de Lamartine, elle s'adresse maintenant à Saint Augustin, le patron de son fils; elle l'invoque au nom même de la mère qu'il a tant aimée et dont il raconte si bien l'agonie! Rien n'y fait, Auguste expire lentement et il va rejoindre sa petite Sœur Noémi!

Auguste, mon amour; Noémi, ma Colombe,
Vous n'aviez qu'un seul Cœur, Vous n'avez qu'une tombe!
Ah! je les vois partout ....
Je cherche en tressaillant ce qui me reste d'eux,
Leurs petits vêtemens, leurs bijoux, leurs cheveux,
L'esquisse qu'en jouant lui-même avait tracée,
L'ouvrage inachevé, la page commencée,
Leurs trésors enfantins, leurs livres, leurs pinceaux,
Et je pleure long-temps, le front sur leurs berceaux;
Berceaux où tant de fois mon regard plein d'ivresse
plongea pour épier leur première caresse;
Berceaux où chaque jour je les voyais dormir
d'un sommeil si profond qu'il me faisait frémir!

Et tout le reste est rempli de la même pensée, de la même douleur, de la même grâce attachante; mais il faudrait tout citer.

Telle est cette histoire que nous avons refaite lentement, vers par vers, larme par larme, douleur par douleur. C'est un récit funeste, douloureux, lamentable, plein de terreur, mais aussi tout plein d'âme et de poésie, et de cette tendresse éloquente que renferme l'âme d'une mère. Il est bien sûr que Mme Guinard n'a pas songé à l'écrire, cette histoire de berceaux et de tombes; l'histoire s'est faite toute seule, par la force même de l'émotion et de la douleur. Lisez ces vers, nul ne pourra les lire sans pitié, sans admiration et sans larmes. Lisez-les, et vous y retrouverez toute la grâce, toute la fermeté, toute l'énergie touchantes des maîtres de l'élégie. Enfin, vous lirez ce beau livre parcequ'il est publié pour venir en aide à nos frères du midi. Humbles et cruelles misères que déjà l'on oublie, familles sans asiles, vieillards sans pain, enfans sans berceau, terre féconde couverte de sables stériles, Auguste et Noémi, ces deux beaux anges, leur jettent du haut des Cieux la poésie touchante, la royale aumône, et la bénédiction de leur mère!

Jules Janin.

TABLE.

TABLE DES MATIÈRES.

AVIS DES ÉDITEURS.

Encouragés par le succès que ce recueil de poésies a obtenu dès son apparition dans le monde littéraire, nous avons sollicité de l'auteur la permission d'en publier une édition nouvelle; cette faculté nous a été accordée à la condition de ne rien changer à l'ensemble de l'œuvre, et sous la réserve, par l'auteur, de lui conserver sa destination charitable.

On s'est donc borné à revoir avec soin les différentes pièces qui composent ce volume, et l'on a maintenu la préface de la première édition, quoique les inondés du Midi ne soient plus seuls appelés à recueillir les fruits de l'empressement du public.

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION.

Auguste et Noémi! Naguères ces noms chéris charmaient mon oreille et ravissaient mon cœur. Aujourd'hui nul ne répond plus quand je les redis en pleurant. Ce sont maintenant deux anges qui portent ces noms au ciel! J'ai trouvé quelque douceur à penser que, sur la terre où tout s'oublie si vite, mon cœur allait leur créer une nouvelle vie, en réveillant leur souvenir chez ceux de mes amis qui les ont connus, en apprenant ces deux noms à ceux qui voudront bien

m'aimer et pleurer avec moi sans me connaître. Cependant je ne me serais jamais déterminée à publier ce qu'il y a de plus intime dans mon âme, sans un motif plus puissant encore; vendre mes larmes m'eût paru une profanation, si ce n'eût été pour en essuyer d'autres.

Les malheurs immenses causés récemment par les inondations du Midi m'ont vivement émue; j'ai cherché autour de moi ce que j'avais, l'obole que je pourrais apporter pour contribuer à les réparer, et je me suis rappelé les paroles de l'Apôtre au malade qui l'implorait : « *Je n'ai point d'or, mais ce que j'ai je vous le donne.* » J'ai donc recueilli dans mes poésies, poésies toutes simples et naïves, celles qui se rapportaient aux deux enfants que je pleure, et j'ai pensé que je ne pouvais mieux faire que de placer une bonne œuvre sous l'invocation de deux anges. Si j'opère quelque bien, cela les réjouira là-haut et m'aidera à me consoler ici-bas : voilà pourquoi ce livre porte leurs noms, et raconte aux mères mes joies fugitives, mes flatteuses espérances, mes mortelles inquiétudes, mes douloureuses angoisses, et enfin mes regrets éternels. Puissent ceux qui me liront donner aux malheureux privés d'asile leur aumône de charité, et me donner à moi, pauvre mère, une aumône de prière et de lar-

mes! Je n'ai pas d'autre but; ce n'est point un succès littéraire que j'ambitionne, c'est une œuvre pieuse que j'accomplis.

Je publie donc cette histoire de mon cœur sans rien changer à l'ordre des dates; je donne ces vers tels qu'ils m'ont été inspirés, sans tenter de les rendre plus dignes des regards du public. Je n'ai guères d'autre public que mes amis, et ceux-là sont indulgents, et savent qu'il y a pour moi dans chacun de ces vers quelque chose de sacré comme le souvenir qu'ils me rappellent.

Simple et obscure mère de famille, je ne suis pas un auteur, je n'ai aucune idée de ce qu'on appelle l'art. J'ai chanté ou gémi pour soulager mon âme, quand elle débordait de joie ou de larmes; mes vers sont des prières, des hymnes, ou des cris de douleur; tout y est vrai, trop vrai, hélas! Je n'ai jamais rien exprimé sans l'avoir senti bien plus encore; loin d'exagérer mes émotions, mes chants n'en révèlent que la plus faible part; je n'ai jamais écrit que le cœur palpitant, ou les yeux gonflés de pleurs. Ces poésies ont le défaut de tous les vers intimes, j'y parle toujours de moi; mais ce que j'exprime m'est commun avec tous ceux qui ont une famille; ceux-là me comprendront et s'uniront à mes joies et à mes chagrins.

Parmi les noms qui ne sont chers qu'à moi, il en est un, cher à tous, qu'on trouvera souvent répété sur *ces tablettes de mon âme.* Celui que tous les poètes ne nomment qu'avec une affectueuse admiration a bien voulu m'écrire plusieurs fois pour m'engager à révéler ce que je chantais auprès de mon foyer. Il désirait depuis longtemps que je donnasse l'essor à ce qu'il appelait ma *couvée de poésies.* Qu'il me soit permis de me couronner ici d'un des rayons de cette brillante auréole et de m'honorer d'un tel suffrage. Toutefois je ne confierai qu'à mes enfants, comme un héritage précieux, les lettres bienveillantes que le poète a adressées à une humble femme avec toute l'indulgence propre au génie; mes amis les ont déjà lues.

Je n'en dirai pas plus, je ne ferai pas de plus longues *apologies ;* je ne sens ni vanité ni fausse modestie. Que Dieu me soit en aide! C'est la charité qui s'adresse à la charité : puisse cette flamme pure se communiquer de l'âme à l'âme, car elle est vraiment le feu sacré !

A L'ENFANT QUI VA NAITRE.

Qual ombra è si crudel, che'l seme adugge
Ch'al desiato frutto era si presso!
E dentro dal mio ovil qual fera rugge!
Tra lo spiga el la man qual muro è messo!

PÉTRARQUE.

A L'ENFANT QUI VA NAITRE.

Février 1830.

La langueur, abattant les forces de mon âme ,
Eteint toute pensée , assoupit toute flamme :
    En moi tout se meurt..... ou tout dort.
Trop faible pour nourrir une douce espérance ,
Je ne sais si j'existe ; une lente souffrance
    De mon cœur use le ressort.

2

Est-ce la mort qui vient? Sentirais-je d'avance
De son souffle glacé la fatale influence ;
Ou bien n'est-ce qu'un lourd sommeil ?
Et, soulevant le poids de cette léthargie,
Retrouverai-je encor ma première énergie
Et ma jeunesse à mon réveil ?

Tendre fleur qui dois naître en la saison des roses,
Hôte encore inconnu qui sous mon cœur reposes,
Faible enfant, quel sera ton sort ?
Ta naissance de deuil doit-elle être suivie ?
Et n'es-tu dans mon sein venu puiser la vie
Que pour y déposer la mort ?

Si je meurs, vivras-tu ? Le lait d'une étrangère
Te vaudra-t-il l'amour et les soins d'une mère ?
Frêle bouton, tu dois périr :
Car la naissante fleur dont la tige est brisée

En vain demanderait à la sève épuisée
Les sucs qui la doivent nourrir.

Mais l'heure du trépas n'est point encor sonnée.
D'où vient qu'à ses terreurs mon âme abandonnée
Creuse ta tombe auprès de moi?
Je le sens aux transports de mon cœur qui palpite,
Au léger mouvement qui dans mon sein t'agite,
Tu vivras!..... je vivrai pour toi!

Tu vivras! au printemps nous te verrons éclore,
Et mes bras caressants pourront étreindre encore
Un fils que Dieu m'aura donné.
Le cœur plein d'un bonheur qu'on ne saurait décrire,
J'épierai ton réveil, tes regards, ton sourire,
Comme au berceau du premier-né.

Et ton père, à son tour partageant mon ivresse,

Viendra me disputer ta première caresse,
Poser cent baisers sur ton front.
Et, faisant trève aux jeux de l'enfance joyeuse,
Tes frères attentifs et ta sœur curieuse
En souriant t'entoureront.

Et moi, fière en voyant l'essaim qui m'environne
Autour de moi former une fraîche couronne,
Je dirai : Voilà mes bijoux !
Et, flattant leurs fronts purs et leurs mains enlacées,
Je bénirai le ciel et mes douleurs passées,
Mes quatre enfants et mon époux.

Oui ! je veux l'espérer..... et cependant des larmes
Trahissent de mon cœur les secrètes alarmes ;
Je crains même ce doux espoir.
L'image du bonheur, par avance aperçue,
M'effraie, et dans mes vœux je crains d'être déçue
Par celui qui sait tout prévoir

Trop souvent l'avenir trompa ma confiance :
Il n'est pas aux mortels, mais à la Providence ;
　　Je n'ose plus l'interroger.
Aux décrets du Très-Haut soumise et résignée,
Je sais que dans ses mains il tient ma destinée :
　　Je l'attendrai sans y songer.

PRESSENTIMENT.

What is the worst of woes that wait on age?
What stamps the wrinkle deeper on the brow?
To view each loved one blotted from life's page
And be alone on earth. . . . .

BYRON, *Childe Harold.*

PRESSENTIMENT.

18 Avril 1830.

Je ne trouve en tous lieux qu'ineffables douleurs ;
De tout ce qui m'est cher je vois couler les pleurs ;
Partout je vois des cœurs abreuvés d'amertume,
Et voulant se nourrir du regret qui consume ;
Par la main du Seigneur tous mes amis frappés
Des longs crêpes du deuil marchent enveloppés.

L'époux inconsolé redemande une amie
Que le sommeil de mort a trop tôt endormie ;
La jeune mère, en vain, dans un muet berceau
Cherche son premier-né couché dans le tombeau ;
De l'époux qu'elle aimait à jamais séparée,
La veuve sent son âme en deux parts déchirée ;
Et tout ce qui donnait quelque prix à ses jours,
Ce charme qui survit à nos premiers amours,
Enfin tout ce bonheur passé comme un doux rêve,
Enfoncé dans son cœur, le perce comme un glaive ;
Les yeux tournés au ciel, de nombreux orphelins
Pleurent leur mère assise aux célestes festins.
Ainsi, j'ai vu partout des regrets et des larmes,
Et mon propre bonheur a perdu tous ses charmes.
Tous ces infortunés, je les ai vus heureux,
J'ai partagé leur joie, et je pleure sur eux.
Ils pleureront sur moi, bientôt, demain peut-être ;
Voulant calmer mes maux, ils me feront connaître
Le vide et le néant des consolations
Au cœur frappé de mort dans ses affections.

Et cependant comme eux il me faudra poursuivre
Mon pénible chemin, me résigner, et vivre.
Vivre!.... dormir sans paix, s'éveiller sans plaisir,
N'avoir que des regrets, et pas un seul désir!
Manger, avec dégoût et de larmes humide,
Le pain de chaque jour, près d'une place vide;
Sourire quelquefois, pour comble de douleurs,
De ce sourire amer plus triste que les pleurs;
Sur son âme en tous lieux, par l'ennui poursuivie,
Comme un fardeau glacé sentir peser la vie,
Et n'avoir plus jamais d'espoir qu'en souvenir :
Voilà leur existence... et c'est mon avenir!

Bienheureux le bouton qui meurt avant d'éclore,
Ou qui fleurit le soir et se sèche à l'aurore
Sans que de l'ouragan le souffle l'ait battu!
Heureux l'enfant vainqueur sans avoir combattu,
Qui, sans s'être abreuvé dans une coupe amère,
S'endort du long sommeil sur le sein de sa mère;

Ou la vierge qui meurt sans avoir vu mourir,
Et dont le cœur se glace avant de se flétrir !

Pour nous, nous qui devons subir tout le supplice,
Gardons-nous, en vidant jusqu'au fond ce calice,
De laisser contre Dieu notre âme s'élever !
Bénissons cette main qui frappe pour sauver ;
Que le cœur qui se brise en perdant ce qu'il aime
N'aille pas accuser la justice suprême :
Ici-bas, à défaut de la félicité,
Dieu nous donna l'espoir de l'immortalité.

ACTIONS DE GRACES.

. . . . . J'ignorais tout le prix de la vie,
Mais ce jour me l'apprend, et je te glorifie!

LAMARTINE.

ACTIONS DE GRACES.

Juillet 1830.

Oh ! qu'il est doux, après une longue souffrance,
De retrouver le jour, la force et l'espérance !
Qu'il est doux d'échapper enfin à sa prison,
Et de revoir encor des feuilles, du gazon !
Qu'il est doux de renaître et de se sentir vivre !
Que j'aime à voir ces fleurs dont le parfum m'enivre,

Et ce bleu firmament, et ce brillant soleil
Qui voile ses rayons d'un nuage vermeil !
Grâce te soit rendue, ô toi, Dieu que j'adore,
Car l'existence est chère à l'âme jeune encore.
Et pourtant j'avais cru mon jour à son déclin ;
Je voyais se briser le calice tout plein
Où je puise des flots de jeunesse et de vie.
Mais des douleurs enfin la rage est assouvie,
Et la main du Seigneur a raffermi mes pas
Qui déjà chancelaient dans l'ombre du trépas.
Mais d'où vient cette joie à mon cœur qu'elle inonde ?
Moi qui, pleurant jadis mon exil en ce monde,
Dédaignais son bonheur et ses fragiles biens,
Je chéris donc encor mes terrestres liens !
Oui, de ces nœuds mon cœur reconnaît la puissance ;
Oui, j'accepte la vie avec reconnaissance :
Tant d'êtres ici-bas auraient pleuré ma mort !
Aurais-je pu, paisible à jamais dans le port,
M'endormir au bruit sourd des vents et de l'orage
En laissant mes enfants exposés au naufrage ?

Et puis, mourir, mourir! se sécher dans sa fleur!
Ce cœur qui dans mon sein bat si plein de chaleur,
Le sentir se glacer!... Sous une froide pierre
Disparaître à jamais et devenir poussière!
Oh! mourir! ce mot seul inspire un vague effroi.
Et cependant, mon Dieu, je me confie à toi.
La mort, malgré l'horreur que son nom seul renferme,
Ne peut de l'espérance anéantir le germe;
Et mes yeux, en cédant à son pesant sommeil,
Savent qu'ils s'ouvriront au grand jour du réveil.
Je sais que dans ton sein notre âme est abreuvée
D'une félicité qu'elle a longtemps rêvée;
Qu'elle y puise lumière, amour et vérité.
Du céleste bonheur mon cœur n'a pas douté.
Mais comment me peindrai-je un bonheur que j'ignore?
Serai-je, dans les cieux, épouse et mère encore?
Reverrai-je là-haut ce que j'ai tant aimé?...
Pardonne-moi, Seigneur, je n'ai pas blasphémé.
L'aveugle-né ne peut, dans sa sombre ignorance,
Du jour et de la nuit savoir la différence;

La nature est pour lui sans charme et sans beauté,
La rose sans couleur et le jour sans clarté.
Mais ta bonté, mon Dieu, se révèle à son âme,
Comme on voit dans la nuit étinceler la flamme.
Et moi je ne vois point; mais, docile à ta voix,
J'écoute sans comprendre, et j'espère, et je crois.
Ah! si mon cœur, nourri d'une ferme espérance,
Ne peut nommer la mort sans trouble et sans souffrance,
Que ne doit pas souffrir, privé de ce soutien,
Celui qui ne croit pas, et qui n'espère rien?
Sois à jamais bénie, ô sublime croyance!
Tu ne tromperas pas mon humble confiance;
Dans l'angoisse et l'horreur tu me consoleras
Comme une mère endort son fils entre ses bras,
Et mollement le berce, et le flatte, et le presse,
Et calme sa douleur à force de tendresse.
Tu parles; l'effroi passe, et la crainte s'endort;
Et le chrétien pieux, à l'aspect de la mort,
La reçoit doucement. Plus heureux que Moïse,
Il sait qu'il doit entrer dans la terre promise

Que son œil consolé cherche dans le lointain.
Et moi, soit que mon jour s'éteigne à son matin,
Soit que Dieu me destine une longue journée,
Je veux mourir aussi, soumise et résignée.
Cependant, ô mon Dieu, la vie est ton bienfait;
Pardonne-moi d'aimer son bonheur imparfait.
De toi vient l'existence et ce qui la rend douce.
Mon sentier est orné de verdure et de mousse;
Plus d'un site enchanteur à mon regard sourit,
Plus d'un fruit savoureux sous ma main y mûrit.
Pourrais-je t'offenser quand je vois, quand je goûte
Les biens que ton amour a semés sur ma route?
Laisse monter vers toi l'hymne de mon bonheur.
Gloire, louange à toi! Tout bien vient du Seigneur.
De répandre tes dons ta main n'est jamais lasse;
Tu m'as rendu la vie, et mon cœur te rend grâce.
Fais ta volonté sainte, et dispose de moi,
Et mesure mes jours, car mes jours sont à toi.

A NOÉMI.

Non fur giammai veduti si begli occhi.

PÉTRARQUE.

A NOÉMI.

Juillet 1830.

Noémi, frais bouton de rose,
Enfin sur mon sein je te pose ;
Tu fixes mes regards ravis.
Grâce aux souffrances de ta mère,
Tu boiras à la coupe amère ;
Je te vois, je te tiens, tu vis !

Tu vis !... et le bonheur m'enivre,
Comme s'il était bon de vivre,
Et qu'il fût doux de voir le jour.
Tu vis, et mon âme se noie
Dans des flots d'ineffable joie,
Et n'est plus qu'espoir et qu'amour.

Et toi, sur le courant perfide,
Tu vas, confiante et candide,
Lancer ton fragile vaisseau.
Et tu ris, comme dans les langes
L'enfant divin riait aux anges
Veillant autour de son berceau.

Que ton sein doucement soupire !
Que de calme dans ton sourire !
Que d'innocence dans tes yeux !
Vois-tu donc ton ami céleste,

Protégeant ton berceau modeste,
Planer pur et silencieux?

Sais-tu que ton Dieu te contemple?
Sais-tu que ton âme est son temple?
Sais-tu que les cœurs innocents
Comme toi savent seuls lui plaire,
Et que d'une main tutélaire
Il bénit les petits enfants?

Sais-tu répondre à ma pensée
Qui, pour toi, sans être lassée,
Jour et nuit veille sans repos?
Dans mon âme saurais-tu lire
Qu'il te suffit d'un seul sourire
Pour me faire oublier mes maux?

Mais non : ton cœur sommeille encore.

Ignorante comme l'aurore
Qui sème ses fleurs sous les pas
De l'heure dont elle est suivie,
Si tu souris à cette vie,
Enfant, c'est que tu ne sais pas !

Tu ne sais pas que l'existence,
Pour charmer ta crédule enfance,
De roses a paré son seuil;
Et que tes larmes, goutte à goutte,
Un jour arroseront la route
Qui finira par un cercueil.

Tu ne sais pas, ô petit ange!
Qu'ici tout nous trompe et tout change,
Excepté pleurer et souffrir;
Et que cette mère fidèle
Qui te réchauffe sous son aile,
Un jour, tu la verras mourir!

Oui, ta douce béatitude
Fera place à l'inquiétude,
Et les sanglots soulèveront
Ce sein maintenant si paisible,
Et de la douleur inflexible
La main sillonnera ton front.

Oh! ne crains pas que je t'éveille;
Sans rêve encor longtemps sommeille;
Repose en paix auprès de moi.
Ta joie est dans ton ignorance :
Ignore jusqu'à l'espérance,
Et souris sans savoir pourquoi.

AVANT ET APRÈS.

Full swells the deep pure fountain of young life,
Where *on* the heart and *from* the heart we took
Our first and sweetest nurture, when the wife,
Blest into mother, in the innocent look,
Or even the piping cry of lips that brook
No pain and small suspense, a joy perceives
A man knows not, when from out its cradled nook
She sees her little bud put forth its leaves.

BYRON, *Childe-Harold.*

Convertisti planctum meum in gaudium mihi.

AVANT.

Février 1832.

Oserai-je rouvrir mon âme à l'espérance?
Seigneur, à la douleur diras-tu : C'est assez?
Aurai-je un peu de joie après tant de souffrance?
Puis-je vers l'avenir tourner mes yeux lassés?
L'avenir!... ah! j'ai soif... j'ai peur de le connaître,
Et lorsque dans mon sein l'enfant qui me doit naître

Tressaille vivement, mon cœur troublé soudain
Ne se sent pas ravi par un transport divin;
Mais, comme un condamné dont le trépas s'apprête,
Je ne puis repousser une terreur secrète;
Et je me dis tout bas en frissonnant d'effroi:
Se peut-il qu'un bonheur se prépare pour moi?
Aurai-je jusqu'au fond vidé la coupe amère?
Mon enfant doit-il vivre et sourire à sa mère?
Non, je n'ose y compter: mon esprit alarmé
D'espérance et de joie est désaccoutumé.
Je ne vois que tourments, chagrins, inquiétude;
Ou plutôt de souffrir l'horrible certitude
M'apparaît nuit et jour, et jamais ne s'endort.
Est-ce donc là ce cœur prompt à braver la mort,
Qui se croyait rempli d'une céleste flamme?
Est-ce moi qui pleurais de n'être qu'une femme?
Qui trouvais que souffrir était à peine un mal
Pour faire triompher une cause sacrée?
Qui tressaillais au nom de la vierge inspirée,
Belle et pure, expiant sur le bûcher fatal

L'ineffable bonheur d'avoir sauvé la France?...
Et maintenant, saisi d'une mortelle transe,
Ce cœur, si plein de force et de noble chaleur,
Succombe au seul penser d'un instant de douleur!..
Hélas ! je le sens trop, dans ma faiblesse extrême,
Je ne suis que néant, j'ai honte de moi-même.
Malheur à l'orgueilleux qui se confie en soi!
Tout courage, ô Seigneur, et tout bien vient de toi.
Oh ! ne me laisse pas dans ce moment de crise;
Et de ses mains de fer si la douleur me brise,
A tout ce que j'aimais s'il me faut dire adieu,
Fais-moi me reposer dans ton sein, ô mon Dieu!

APRÈS.

O vous tous qui m'aimez, venez goûter ma joie;
Venez voir le présent que le Seigneur m'envoie.

Il est si beau l'enfant de mes longues douleurs,
Celui qui m'a coûté tant de soins et de pleurs,
Quand sa bouche en mon sein puise des flots de vie!
Il est si beau mon fils, quand, muette et ravie,
J'ouvre ses rideaux bleus pour le voir endormi,
Et que je crois déjà qu'il sourit à demi!
Oh! de quel doux tableau ma vue est réjouie
Quand ses frères et sœurs, la face épanouie,
Retenant leur haleine et mesurant leurs pas,
Contemplent ses traits fins et ses doigts délicats!
Sur ce front calme et pur quand leur bouche se pose,
Je crois voir se toucher de frais boutons de rose
Qu'incline l'un vers l'autre un souffle matinal.
Heureux âge, âge d'or, âge ignorant du mal,
Qui tires ton pouvoir de ta faible impuissance!
Ton seul aspect pour nous est une jouissance.
Mon front s'assombrit-il, il est rasséréné
Si je vois Noémi baisant mon nouveau-né.
Mon esprit, tout plein d'eux, ne sait plus rien du monde;
Leurs chants, leurs cris joyeux, si quelque orage gronde,

M'empêchent d'écouter ses éclats menaçants.
Leur sourire naïf, leurs regards innocents,
Leur grâce insoucieuse et leur douce parole
Ont un charme secret qui calme et qui console ;
Il s'exhale autour d'eux un parfum de bonheur
Suave et pénétrant, qui rafraîchit le cœur.
Comme eux sans noirs soucis, sans triste défiance,
Je les remets à toi, divine Providence.
Conserve-moi toujours ce que tu m'as donné :
Qui se confie à toi n'est point abandonné.

INSOMNIE.

He then described the gloom, the dread he found

. . . .

And how confused and troubled all appear'd;
His thoughts in past and present scenes employ'd,
All wiews in future blighted and destroy'd
His were a medley of bewild'ring themes
Sad as realities, and wild as dreams.

CRABBE, *the Parting hour.*

INSOMNIE.

Août 1832.

Un soir, près d'une lampe à la tremblante flamme,
Qui révélait la nuit sans éclaircir son deuil,
Mille sombres pensers tombèrent sur mon âme
Comme un couvercle de cercueil.

L'espérance s'enfuit ainsi qu'une hirondelle
Qui voit le ciel brumeux et qui pressent l'hiver,

Et toute joie alors me parut infidèle
	Comme les ondes de la mer.

L'avenir m'apparut, menaçant et terrible,
Comme un fantôme affreux, à l'œil cave et hagard,
Et, malgré ma terreur, une force invincible
	Attacha sur lui mon regard.

Je sentis s'exhaler mon reste de jeunesse ;
Et le temps sur mon cœur posant sa lourde main,
Soudain je défaillis sous un poids de tristesse
	Qui glaçait et brisait mon sein.

Je vis se dérouler une triste carrière
Où j'errais au hasard et sans me reposer ;
Et je crus d'un seul trait boire la coupe entière
	Où chaque jour je dois puiser.

Tous ces enfants vermeils dont l'aspect fait ma joie,
Frais rameaux où les fruits doivent s'unir aux fleurs,
Ne me semblèrent plus qu'une facile proie
Pour le trépas ou les douleurs.

Feuille à feuille je vis ma couronne chérie
S'éclaircir lentement sous mes yeux consternés,
Et du reste, ô douleur ! la pureté flétrie
Par des souffles empoisonnés.

Et je me dis : Bientôt de leur sommeil sans rêve
Aux cris des passions éveillés à leur tour,
Ces anges révoltés transperceront d'un glaive
Mon cœur tout palpitant d'amour.

Et, les cheveux blanchis, je me vis isolée,
Contrainte de rougir au nom de mes enfants,

Sans joie et sans espoir traîner, inconsolée,
Le poids des chagrins et des ans.

Et mon cœur fut saisi de dégoût pour la vie,
Et dans cet instant même il invoqua la mort....
Elle apparut, terrible, et sans être suivie
Du calme où le chrétien s'endort.

Le doute et la terreur lui servaient de cortége;
Elle grinçait des dents en me tendant les bras;
Je détournai les yeux et je me dis : Que sais-je
Des lieux d'où l'on ne revient pas?

Les os de ses bras secs se choquaient sur ma tête,
Allongeant, pour m'étreindre, une hideuse main;
Et je criai : Seigneur, mon âme n'est pas prête,
Laisse-moi vivre encor demain.

D'où vient qu'à mon néant tu m'as abandonnée?
J'ai cru voir sous mes pas l'abîme s'entr'ouvrir.
Ah! viens les rassurer et rends-moi résignée,
Soit qu'il faille vivre ou mourir.

Et je priai longtemps, attendant la lumière
Que la foi fait jaillir de son divin flambeau;
Et le Dieu qui jamais n'est sourd à la prière
Fit fuir les ombres du tombeau.

Il m'envoya d'en-haut, doux comme la rosée,
Un sommeil bienfaisant qui rafraîchit mes yeux;
Sur son sein paternel je dormis apaisée,
Et mon âme rêva des cieux.

Lorsque je m'éveillai, j'entendis dans les branches
Palpiter doucement la brise du matin,

Et je vis que du jour déjà les teintes blanches
Se déroulaient dans le lointain.

Et bientôt s'agita la troupe harmonieuse
Des oiseaux que l'aurore éveillait dans leur nid ;
Et j'entendis partout comme une voix pieuse
Qui rendit grâce et qui bénit.

Et je mêlai ma voix à ce chœur de louange ;
Je jouis pleinement des bienfaits du Seigneur :
Et mon œil vit briller, dans ce monde où tout change,
Un éclair du divin bonheur.

Et je fus sûre alors qu'à la nuit froide et sombre
Succéderait l'éclat de l'immortel soleil.
La mort fut sans terreur, et le tombeau sans ombre,
Et je pressentis le réveil.

UN SONGE.

Comme une douce erreur,
Comme un riant mensonge
S'évanouit le songe
Qui faisait mon bonheur !

DESBORDES-VALMORE.

My God ! 't was but a dream !

CRABBE.

UN SONGE.

Septembre 1832.

Une nuit je crus voir l'ange de poésie ;
De songes enchanteurs il berçait mon sommeil,
Et d'un transport divin mon âme encor saisie
    Garda son image au réveil.
Son noble front portait les traces du génie ;
Tout respirait en lui la grâce et l'harmonie ;

Son regard était beau comme un ciel étoilé;
Il me disait des mots d'une langue sacrée,
Et je trouvais le son de sa voix inspirée
Doux comme le parfum sur l'autel exhalé.

Et lorsque le jour vint m'arracher mon doux rêve,
Mes yeux avec regret s'ouvrirent à demi;
Et je sentis soudain mon cœur percé d'un glaive
Comme aux longs adieux d'un ami.
Mon âme vers les cieux après s'être élancée,
Retomba lourdement et demeura froissée
Comme un aiglon frappé dont l'aile a défailli;
Et mon sein palpitait d'un mouvement rapide,
Et des pleurs débordaient de ma paupière humide,
Comme s'échappe l'eau d'un vase trop rempli.

Je demeurai rêveuse, et mes vagues pensées
Flottaient dans un chaos de fantasques projets,

De regrets douloureux, d'images effacées,
De vastes désirs sans objets.
Bientôt un poids d'ennui me rendit oppressée ;
Je me déplus aux lieux où ma vie est fixée ;
L'air que je respirais me parut étouffant :
Et j'enviai le sort du pèlerin sublime
Qui s'en va méditant dans les champs de Solyme,
Emportant ses trésors... une femme, un enfant !

Et sur l'immense mer, sans rives, sans limite,
Suivant de l'œil sa nef comme un nid d'alcyon,
Je pleurais voyant fuir la voile qui s'agite,
Comme en exil pleurait Sion.
Il part, disais-je, et moi je reste prisonnière !
Et je n'irai jamais m'incliner sur la pierre
Où Jésus a laissé son vestige divin ;
Et ma harpe languit inconnue et muette,
Tandis qu'il va ravir la harpe du prophète,
Et réveiller l'écho des rives du Jourdain !

Il va gravir le mont où Jéhovah sévère
Dictait ses lois au peuple adorant le veau d'or ;
Il va verser des pleurs au sommet du Calvaire ;
Il va voir Dieu sur le Thabor.
C'est là qu'il attendra l'inspiration sainte,
Loin des lieux où du ciel la lumière est éteinte,
Où les cœurs desséchés n'ont plus de noble élan,
Où la croix du Sauveur est en proie à l'insulte,
Où la vertu rougit, où le vice a son culte,
Où l'on veut élever des autels à Satan.

Comme un ramier captif qui voit dans le bocage
S'apprêter au départ l'essaim des passereaux,
S'élance, se débat, et heurtant à sa cage,
Tombe meurtri par les barreaux ;
Ainsi je me heurtais à ce qui m'environne,
Et ma tête saignait sous la fraîche couronne
Qu'un fécond hyménée en riant y posa ;
Et mes liens de fleurs, parure de ma vie,

Me semblèrent un joug qui me tient asservie,
Et mon plus saint devoir comme un poids m'écrasa.

Et je songeais encore à la terre embellie
Du prestige des arts et des grands souvenirs ;
Ne puis-je donc, disais-je, Italie, Italie,
Contempler ton ciel de saphirs !
Ne te verrai-je pas, ville des sept collines ?
Ne pourrai-je admirer tes sublimes ruines,
Et tes temples empreints d'un sceau d'éternité?
Et toi, Baïa, séjour cher à la poésie,
Où l'on croit respirer un parfum d'ambroisie,
N'irai-je pas rêver sur ton bord enchanté ?

Qu'il meure donc ce feu que recélait mon âme,
Puisqu'il doit à jamais y languir enfermé,
Puisque nul aliment ne doit nourrir sa flamme !
Mon sein en serait consumé.

Dans les devoirs nombreux qui repoussent la muse,
Ma tête se fatigue et ma jeune ardeur s'use.
Oui, mon soleil pâlit et ne doit plus monter.
Déjà l'ombre grandit et s'étend sur ma voie ;
Et si le ciel encor me garde quelque joie,
Mon cœur déjà vieilli ne pourra la goûter.

Comme j'étais en proie à cette étrange fièvre,
Auguste sur mon sein nonchalamment bercé,
L'œil à demi-fermé, le pressait de sa lèvre
Sans que ma main l'eût caressé.
En vain ses jolis doigts passaient sur mon visage ;
Mes regards poursuivaient un rapide nuage
Dont les flocons légers fuyaient vers l'Orient.
Sans essuyer les pleurs dont j'étais inondée,
Je les laissais pleuvoir comme une tiède ondée
Sur sa vermeille joue et son front souriant.

Noémi, se lassant de n'être pas comprise,

Pour chercher un baiser sautait sur mes genoux,
Et fixait sur mes yeux, attristée et surprise,
Ses grands yeux si noirs et si doux.
Le reste de l'essaim, qui dans la cour fleurie
Jouait sans que sa voix troublât ma rêverie,
Avait pris en courant un papillon nacré.
Elevant leur trophée au-dessus de leur tête,
Tous arrivaient joyeux me montrer leur conquête ;
Mais l'aîné, s'arrêtant, dit : Vous avez pleuré !....

Et soudain je rougis ; une lueur subite
De ma pensée alors débrouilla le chaos ;
J'eus honte sur mon front de la porter écrite,
Et je tressaillis à ces mots.
Comme pour repousser cette folle pensée,
Ou pour m'assurer mieux de l'avoir effacée,
Sur mon front vivement ma main passa trois fois ;
Puis baissant mes regards vers ma belle famille,
Je donnai cent baisers à ma plus jeune fille,
Et tous entre mes bras volèrent à ma voix.

Et je ne compris pas que mon âme égarée
Eût pu, même un instant, rêver d'autre bonheur ;
Et je souhaitai vivre et mourir ignorée
Sous mon toit béni du Seigneur.
Je me dis que la fleur qui croît dans la prairie,
Au sommet des grands monts serait vite flétrie ;
Que les cieux les plus beaux sont les cieux paternels ;
Qu'à l'exil douloureux tout voyage ressemble,
Que ceux qui s'aiment bien doivent rester ensemble,
Et que les longs adieux sont souvent éternels.

A M. VICTOR HUGO.

Thou goest forth, dread, fathomless, alone!

BYRON.

A M. VICTOR HUGO.

13 Janvier 1833.

Lorsque ta poésie échevelée, ardente,
Libre dans son essor, comme Shakspeare ou Dante,
Vient éblouir mon œil comme un sillon de feu,
Ou me fait tressaillir comme un souffle de Dieu,
Ou glace tous mes sens d'une frayeur étrange
Comme si j'entendais rire le mauvais ange,

Un pouvoir inconnu soudain s'éveille en moi ;
Alors, sans le vouloir et sans savoir pourquoi,
Le front dans mes deux mains, oublieuse de l'heure,
Je me prends à rêver, et puis bientôt je pleure.
Tout s'ébranle chez moi ; mon cœur bat vite et fort ;
Pour briser ses liens il semble faire effort,
Et j'y sens palpiter jusqu'à la moindre fibre.
Tel un luth suspendu dont chaque corde vibre
Aux sonores accents d'une puissante voix.
Des fantômes nombreux m'entourent ; je les vois ;
Je suis longtemps des yeux la fantastique danse
D'Esméralda qui glisse et retombe en cadence ;
J'écoute en frémissant les mots profonds et sourds
Du prêtre sacrilége aux horribles amours.
La voix de dona Sol, fraîche, pure, céleste,
Me ravit ; mais voilà qu'un son lent et funeste
Retentit.... je frissonne.... il recommence encor ;
Oh ! je le reconnais, c'est le lugubre cor ;
C'est le signal affreux de l'infernal génie
Qui de l'heure d'amour fait l'heure d'agonie !

Puis des enfants vermeils, des vierges aux doux yeux
Passent en murmurant des mots harmonieux ;
Et Blanche au cœur naïf, qui comme une colombe
S'offre à l'oiseau de proie, et se débat, et tombe,
Blanche, si belle encore et si pure jadis,
M'apparaît expirante et les membres raidis.
La mort bleuit déjà sa lèvre purpurine ;
Le sang à larges flots jaillit de sa poitrine ;
Le démon de la haine, heureux et triomphant,
La contemple... un cri part : «Mon enfant! mon enfant!»
Mon enfant ! A ce mot mes entrailles de mère
S'émeuvent, et soudain une pensée amère
Pénètre tout mon cœur.... j'ai des enfants aussi !...
Qui sait ?... si quelque jour je gémissais ainsi !
Si ces anges d'espoir, d'innocence et de joie,
Devaient... ne permets pas, mon Dieu, que je le croie !
Et lorsque dans mes bras mon nourrisson s'endort,
Son front pur me paraît pâle comme la mort ;
Sa blanche main qui pend est froide... je la touche ;
Je recueille en tremblant son souffle sur sa bouche ;

Son doux sommeil ressemble au calme du tombeau,
Et malgré moi je pleure en le voyant si beau.
Oh ! tu sais bien trouver ainsi qu'une humble femme
L'accent naïf et vrai qui s'exhale de l'âme ;
Et souvent, m'a-t-on dit, tu te plais comme nous
A bercer mollement tes fils sur tes genoux,
Et tu baises leurs mains, et leurs bras, et leurs joues ;
Grand poète !... avec eux tu ris et tu te joues ;
Tu suis d'un œil charmé leurs fantasques ébats ;
Tu te baisses vers eux pour soutenir leurs pas ;
Tu tressailles au son de leurs voix argentines ;
Tu vois avec amour leurs grâces enfantines ;
Et l'avenir de gloire et d'immortalité
Te rend moins triomphant que leur fraîche beauté.
Ton cœur garde un trésor de tendresse infinie ;
Le feu pur et fécond de ton vaste génie
N'a pas, comme celui qui jaillit du volcan,
Tout flétri, tout séché dans son immense élan ;
La couronne de fleurs du père de famille
A l'auréole d'or qui sur ta tête brille

Vient s'unir, et la gloire en décorant ton nom
Ne t'a pas enlevé ce qui fait l'homme bon.
Aussi moi je t'admire, et je te dis mon frère :
Car moi dans mon sentier, toi dans ta haute sphère,
Tous les deux nous parlons un langage commun.
Tels deux vases divers pleins d'un même parfum.
Oh ! parmi les enfants vifs, légers et folâtres,
Reviens, et laisse là le public des théâtres ;
Méprisant ses dédains, ses cris ou ses bravos,
Viens reposer ton cœur en de plus doux travaux.
Ouvre-nous ces trésors d'émotions intimes
Qui dorment enfermés dans les âmes sublimes ;
Dis-nous tes souvenirs et tes rêves dorés ;
Verse la poésie à nos cœurs altérés ;
Car nul ne chante plus ; le râle du délire
Remplace les accords de la céleste lyre ;
Les jours où nous vivons sont tristes et mauvais,
Et nous ne trouvons plus de silence et de paix.
Il faut au rossignol le calme de l'ombrage :
Comme lui le poète à l'heure de l'orage

Se tapit de son mieux dans son tranquille abri,
Et, muet, il attend que le ciel ait souri.
Oui, ces temps agités de haine et de discordes
Ont brisé de nos luths les plus vibrantes cordes.
Le culte des aïeux, la foi des jours anciens,
Les loisirs du foyer, les calmes entretiens,
Et les chastes amours, et les touchantes fêtes,
Et les nobles erreurs dont vivent les poètes,
Tout va s'engloutissant dans le gouffre profond
Dont les mortels encor n'ont point sondé le fond ;
Et celui qui peut seul refermer cet abîme
Est celui qui des monts peut abaisser la cime.
Ah ! si tu peux encore aux cris des passions
Ecouter de ton cœur les inspirations ;
Parmi le noir essaim qui blesse et qui bourdonne
Si tu peux ramasser quelques feuilles d'automne,
Recueille-les pour nous, nous qui près du foyer
Ne pouvons rien qu'aimer, et chanter, et prier.
Ne peins plus le méchant, de peur que de sa fange
Tu n'ailles, toi si pur, ternir tes ailes d'ange.

Tu n'as rien de commun avec l'esprit du mal.
Le réel est affreux : dans le monde idéal
Vole et va te créer une route inconnue;
Parfois la vérité hideuse et toute nue
Force à fermer les yeux de crainte de la voir.
Si riche de couleur, pourquoi charger de noir
Les tableaux inspirés par ta verve féconde,
Dans toute plaie infecte aller porter la sonde,
Et d'horreur et d'effroi nous faire reculer
Avec la voix qui sait bénir et consoler?
Cette voix à la fois si douce et si puissante,
Telle que Dieu la fit laisse-la ravissante,
Et ne la force pas à hurler des *chansons*...
Mais que dis-je? est-ce à moi de dicter des leçons?
En sévère censeur est-ce moi qui m'érige?
D'où me vient aujourd'hui tant d'audace, et qui suis-je?
Pauvre colombe! eh quoi! des ailes du condor
L'oiseau faible et timide ose régler l'essor!
Oh! tu pardonneras, car mon âme est sincère;
Car je sais te comprendre, et ta gloire m'est chère,

Et je la voudrais voir sans ride ni défaut,
Comme apparaît au ciel l'épouse du Très-Haut;
Car chaque trait cruel de l'injuste critique
Me déchire et me mord si je crois qu'il te pique ;
Car mon cœur se dilate en te voyant grandir,
Et je rougis de joie à t'entendre applaudir.

A AUGUSTE.

Ne le diriez dans les bras de la mort?

CLOTILDE DE SURVILLE.

A AUGUSTE.

Février 1833.

Ton œil languit, ta voix expire ;
Ta bouche, où s'endort le sourire,
S'ouvre et ne presse plus mon sein
Comme le cygne sous son aile
Dérobe son joli cou frêle,
Tu caches ton front sous ta main.

Dors, mon fils, doux ami, bel ange!
Mais d'où vient ta pâleur étrange?
Quel songe est venu t'assaillir?
Quel mal a contracté ta lèvre?
Ta main s'agite... Est-ce la fièvre
Qui te fait ainsi tressaillir?

Pourquoi cette blancheur si matte?
Ta joue unie est délicate
Comme un transparent de satin.
Ces fins contours n'ont rien de mâle;
Pauvre enfant, tu me sembles pâle
Comme le voile du matin.

Quand Noémi, brune et folâtre,
Sur ta petite main d'albâtre
Pose son visage vermeil,
Je crois voir la mouche dorée

Sur une fleur décolorée
Qui croît sans air et sans soleil.

Oh! grandiras-tu? Te verrai-je,
Ainsi qu'à midi fond la neige,
T'évanouir, mon doux espoir?
Dis, bouton de rose éphémère,
Vas-tu, sur le sein de ta mère,
Te dessécher avant le soir?

Ah! si j'ai gardé quelque force;
Si tu peux trouver sous l'écorce
Quelque suc qui n'ait pas tari,
Prends tout, prends de ma vie, achève
De puiser un reste de sève
De cet arbre demi-flétri.

Hélas! tu m'es trop cher! Peut-être,

Ange, ne dois-tu qu'apparaître
Sur ce sol fécond en douleurs !
Peut-être le Seigneur qui t'aime
Te convie au festin suprême,
Et veut te rendre heureux ailleurs !

Heureux ! et voilà que je pleure !
Quoi ! si pour la sainte demeure
Tu changeais ce triste séjour,
Ne sais-je pas ce qu'est la vie ?
Je devrais te porter envie,
Si tu partais au point du jour !

Que Dieu pardonne à ma faiblesse !
Mais, pour consoler ma vieillesse,
Il le sait, j'ai compté sur toi !
Enfant de ma longue souffrance,
Frêle et beau comme l'espérance,
Dans cet exil reste pour moi !

Pour moi qui ne pourrais te suivre,
Moi qui dois désirer de vivre,
Moi qui ne sais rien oublier,
Moi qui devrais cacher ma peine,
Et traîner ma pesante chaîne
Sans me débattre et sans plier.

Mon cœur bat, ma vue est troublée,
Toute mon âme est ébranlée,
Un vague effroi me fait frémir.
Ton silence m'attriste encore ;
L'inquiétude me dévore :
Enfant, dois-tu longtemps dormir ?

Ah ! réveille-toi, je t'en prie,
Pour que ta bouche me sourie
En bégayant des sons joyeux.
Soulève tes longs cils de soie ;

Eveille-toi, pour que je voie
L'éclat azuré de tes yeux.

Mais les rideaux bleus qui te couvrent
S'agitent... tes lèvres s'entr'ouvrent,
Tu tends vers moi tes petits bras ;
Ton teint s'anime, tes yeux brillent,
La vie et la joie y pétillent,
Tu me souris !... Oh ! tu vivras !

A M. DE LAMARTINE

Sur la mort de sa fille.

Can it be?
Oh! thou that wert so happy, so adored?
BYRON, *Childe-Harold.*

And thou art dead, as young and fair
As aught of mortal birth;
And form so soft, and charms so rare
Too soon returned to earth!
BYRON.

A M. DE LAMARTINE

SUR LA MORT DE SA FILLE.

29 Mars 1833.

Le ciel garde ses feux pour les plus hautes cimes,
Et ses plus rudes coups pour les âmes sublimes.
Quand les mortels choisis sont proclamés heureux,
La foudre suspendue éclate et fond sur eux.

Toi que l'enthousiasme élevait jusqu'aux anges,
Toi qui ceignais partout des palmes et des fleurs,
O poète divin, que te font nos louanges ?
Tu n'es qu'un homme de douleurs !

Si Dieu, te reprenant les dons de la fortune,
T'eût jeté pauvre et nu dans la route commune ;
Si sous tes doigts nerveux ton luth s'était brisé ;
Si le souffle manquait à ton sein épuisé ;
Si ta gloire si belle, éclatant météore,
Eteinte dans l'oubli, ne devait plus briller,
Nous pleurerions sur toi, mais nous aurions encore
Des accents pour te consoler.

Mais qui consolera ta douleur ineffable ?
Qui pourra résister à la main qui t'accable ?
C'est celle du Seigneur sous qui tout doit plier :
Faibles, nous ne pouvons que gémir et prier.

Il t'avait tout donné, gloire, bonheur, génie,
Bienfaisance et loisir, ces plus doux fruits de l'or ;
Unique rejeton d'une tige bénie,
Un enfant était ton trésor.

Un enfant, tendre fleur qui parfumait ta vie,
Astre pur qui luisait sur ton âme ravie
Pour la rasséréner et pour la réjouir ;
Ange qui vers les cieux devait trop tôt s'enfuir !...
Hélas ! tout ton bonheur s'est enfui sur son aile ;
Ton espoir le plus cher n'est plus qu'un souvenir ;
C'est une part de toi qui revivait en elle....
Elle emporte ton avenir.

Mais la gloire te reste.... inutile fumée !
Un autre te dira : Songe à ta renommée !
Moi je regarde au ciel et je ne te dis rien ;
Mais tout meurtri du coup qui fait saigner le tien,

Mon cœur tressaille encor du glas des funérailles.
Dans mon bonheur présent je cesse d'avoir foi ;
Je me sens émouvoir jusqu'au fond des entrailles,
Et je veux pleurer avec toi.

Oh ! laisse-moi pleurer, moi mère de famille,
Sur ton trésor perdu, sur ton unique fille.
Un jour à mon foyer, tu me l'avais promis,
Tu devais l'amener.... Dieu ne l'a pas permis.....
Ce jour, j'en ai gardé la mémoire fidèle ,
Assis auprès de moi, mon fils sur tes genoux,
Tu caressais son front, et je te parlais d'elle,
Et la joie était avec nous.

Ce jour a fui ; l'orage a passé sur nos têtes :
Comme une feuille sèche au milieu des tempêtes
Mon frêle souvenir s'est bientôt envolé.
Mais j'ai su ton malheur, et mon cœur s'est troublé ;

Et bien souvent depuis, baisant la tête blonde
De l'enfant au front pur que caressa ta main,
Ta douleur dans mon sein pénètre comme l'onde,
Et je dis : Vivra-t-il demain ?

Quand ma jeune famille, au lever de l'aurore,
Répète en chœur au Dieu que l'univers adore
Tes chants harmonieux, sublimes et touchants
Comme ceux qu'au réveil chante l'oiseau des champs,
Je sens des pleurs venir au bord de ma paupière.
Un enfant avant eux les chantait au Seigneur ;
Déjà l'éternité répond à sa prière :
Ta fille a *sagesse et bonheur*[1].

Mais sa mère, ô mon Dieu, sa *mère!* est-elle *heureuse*[1]
Mon regard cherche en vain la *famille nombreuse*[1]
Que Dieu semble promettre au juste qui le sert ;

(1) Paroles de la *Prière de l'Enfant.*

Je ne vois qu'une tombe et qu'un foyer désert.
La colombe de l'arche a fui dans le voyage ;
Elle a monté, monté jusqu'au ciel des élus,
Et nul rameau d'espoir ne verdit sur la plage :
    La colombe ne viendra plus.

Pour trouver les saints lieux et la ville éternelle
La blanche voyageuse a déployé son aile
Au-delà de Sina, d'Horeb et du Thabor.
Jusqu'au Seigneur lui-même elle a pris son essor ;
Elle a déjà fini son court pélerinage.
Le chœur des séraphins la presse avec douceur,
Et Dieu, qui fut enfant, touché de son jeune âge,
    Lui sourit et lui dit : Ma sœur !

Mais du Très-Haut pour toi que l'arrêt est sévère !
Toi qui demeure seul à gravir le Calvaire,
Sur une terre nue et sous un ciel d'airain

Ne dois pas reculer... généreux pélerin !
Courage ! pour souffrir ton cœur n'est pas novice ;
L'ange de la douleur t'est venu visiter :
Tu ne consommes pas ton premier sacrifice ;
Comme Israël tu sais lutter.

A l'exemple de Job dont tu foules la terre,
Avec l'oiseau des nuits sur le toit solitaire
Tu gémis bien souvent sans accuser le ciel.
Epuise tout d'un trait le calice de fiel,
Bénis, bénis encor la main qui t'en abreuve ;
Livre ton cœur qui saigne à l'auteur de tout bien ;
Plus grand que ton malheur, plus fort que ton épreuve,
Sois homme, sois plus..... sois chrétien.

Pour moi, je le sens trop, débile créature,
S'il me fallait subir une telle torture,
Mon cœur se briserait comme un faible roseau.

Mais toi que l'Éternel a marqué de son sceau,
Sous le poids de douleurs dont le penser m'écrase,
Poète, tu sauras t'élever jusqu'à Dieu,
Et retrouver encor quelque sublime extase
Même en chantant l'hymne d'adieu.

Oh ! courage !... il te reste une part de ton âme ;
C'est à toi d'appuyer un cœur de faible femme !
Quand la mère d'Abel et de tous les humains
Vit le corps de son fils se raidir sous ses mains,
Elle tourna les yeux vers notre premier père ;
Et lui, passant la main sur son front contracté,
Il lui montra le ciel, et répondit : « Espère :
La mort, c'est l'immortalité. »

L'HEURE DE PAIX.

Dormite jam et requiescite.

L'HEURE DE PAIX.

Juin 1833.

Voici que l'horizon perd ses teintes vermeilles ;
L'air frais est imprégné des parfums de la nuit,
Le rossignol prélude, et l'essaim des abeilles
Vers la ruche, en bourdonnant, fuit.

Il se fait tard, enfants ; à vos jeux faites trêve,
Les petits des oiseaux se taisent endormis :
Voici l'heure de paix, où je chante, où je rêve,
Où mon cœur s'ouvre à mes amis.

Bon soir ; allez offrir vos vœux et vos prières
Au Dieu qui vous nourrit du pain quotidien ;
Implorez-le pour nous, pour vos sœurs et vos frères ;
Soyez bénis, et dormez bien.

Le Sauveur que Marie enveloppait de langes,
Et qu'elle a tant de fois bercé sur ses genoux,
Auprès de votre lit vous enverra ses anges :
Dormez, ils veilleront sur vous.

Ils dorment : tout se tait, ma journée est finie,
Plus de soins, de leçons, plus de nombreux travaux.

Je puis un instant, seule avec mon bon génie,
    Savourer loisir et repos.

Que le silence est doux à l'oreille lassée !
Qu'il est bon de rêver, seule et loin de tout bruit !
Laissons se dilater ma poitrine oppressée :
    Rien ne me contraint, il est nuit.

Il n'est plus de devoirs dont le soin me réclame ;
Il est nuit, et je peux librement respirer ;
Et si la voix de Dieu vient ébranler mon âme,
    Rien ne l'empêche de vibrer.

Car sitôt que ma tâche est remplie en ce monde,
C'est vers Dieu que mon cœur dirige son élan,
Ainsi que le ruisseau, dont rien n'arrête l'onde,
    Va se perdre dans l'Océan.

C'est dans les bras de Dieu que mon âme captive
Aime à se reposer après le poids du jour ;
C'est dans son sein fécond que ma pensée active
Puise le courage et l'amour.

Dans le calme des nuits on sent mieux sa présence,
Chaque astre scintillant jette un rayon d'espoir ;
Et l'hymne de prière et de reconnaissance
Monte avec les parfums du soir.

LES ENFANTS ABSENTS.

Seigneur! préservez-moi, préservez ceux que j'aime,
Frères, parents, amis, et mes ennemis même,
Dans le mal triomphants,
De jamais voir, Seigneur! l'été sans fleurs vermeilles,
La cage sans oiseaux, la ruche sans abeilles,
La maison sans enfants!

V. Hugo.

LES ENFANTS ABSENTS.

4 Juillet 1833.

Animons par des chants cette demeure vide ;
Plongeons-nous dans la paix dont mon âme est avide.
Savourons ce repos si souvent souhaité ;
De mon foyer désert peuplons la solitude ;
Appelons près de nous les muses et l'étude :
    Le bonheur, c'est la liberté.

Pourquoi penser toujours à la troupe enfantine
Qui, sous l'abri léger des buissons d'églantine,
Sans plus songer à moi, joue au milieu des fleurs ?
Imitons, s'il se peut, leur joie insoucieuse ;
Et cessons de rêver, triste et silencieuse,
En répandant des flots de pleurs.

Mes enfants sont heureux ! Oui, souffrons qu'ils m'oublient.
Délivrée un instant des chaînes qui me lient,
N'allons pas les traîner et me lasser encor.
Faisons taire un seul jour les craintes maternelles,
Et respirons à l'aise, et déployons les ailes,
Comme un oiseau qui prend l'essor.

Mais l'oiseau prisonnier, les ailes engourdies,
Agite vainement ses plumes alourdies ;
Il s'élance, et tremblant il tombe sur le sol.
Tandis que ses pareils chantent dans le bocage,

Palpitant, il hésite.... il aperçoit sa cage,
Et c'est là qu'il borne son vol.

Oh ! comme à lui déjà la liberté me pèse !
Mes enfants, où sont-ils ? quelle voix les apaise
Lorsque leur cœur se gonfle et qu'ils veulent pleurer?
Mes enfants bien aimés ! que font-ils à cette heure?
Un silence de mort règne dans ma demeure !...
Oh ! mon Dieu !.... s'il devait durer !....

J'ai besoin de vous voir, j'ai soif de vos caresses,
Ma brune Noémi, Sophie aux blondes tresses,
Paul au front de poète, à l'œil timide et doux;
Et toi, bouton de lis, si délicat encore,
Auguste, blanche fleur que l'air pur fait éclore !
Je ne puis plus vivre sans vous.

Cher ange ! maintenant tu t'endors, tu t'éveilles

Sans que mon sein, pressé par tes lèvres vermeilles,
Ait tressailli de joie et palpité d'amour ;
Sans chercher mon regard ton œil d'azur se lève,
Moi, je cherche, j'écoute, et je te vois en rêve...
Toi, tu m'oublîras en un jour.

RÊVERIE.

D'où me viennent ces sons?

Romance de la Folle.

RÊVERIE.

3 Janvier 1834.

C'était le premier soir de la naissante année;
Les enfants, entourés de leurs jouets nombreux,
Souriaient près de moi comme un présage heureux.
Voyant avec regret la fin de la journée,
Ils parlaient, ils chantaient, ils couraient à la fois.
Pour moi, sur le clavier laissant errer mes doigts,
Je me pris à jouer quelques vieux airs de danse;
Puis je chantai tout bas une folle romance,

Une chanson bizarre, aux sons capricieux,
Aux accords déchirants, aux paroles de flamme,
Qui font vibrer le cœur, et qui mouillent les yeux,
Et qui vont réveiller dans le fond de notre âme
Je ne sais quels désirs et quels vagues regrets.
Soudain ma voix manqua... Je me tus : je pleurais...
Et je me détournai vers la rieuse troupe
Pour puiser du bonheur à sa joyeuse coupe.
L'enfant aux grands yeux noirs, et Paul aux cheveux blonds,
L'un l'autre se suivaient comme deux papillons.
Vermeils comme des fruits, et beaux comme des anges,
Ils reposaient le cœur, ils réjouissaient l'œil,
Et pourtant leur beauté me laissa sans orgueil.
Et, poursuivant le cours de mes rêves étranges,
Je crus dans l'avenir pénétrer, et soudain
Je vis l'adolescent dans le blond chérubin,
Et dans la brune enfant la chaste jeune fille ;
Et ces yeux transparents où tant de gaîté brille
Se levèrent au ciel, tout chargés de langueur,
Avec ces longs regards qui dévoilent le cœur :

Pauvres enfants, me dis-je, aujourd'hui pleins de joie,
Un jour, des passions ils deviendront la proie;
Je verrai se pencher ces éclatantes fleurs ;
Ma fille, dans mon sein tu verseras des pleurs...
Un étranger, pour toi, sera plus que ta mère ;
Rêveuse, tu suivras une vaine chimère;
Un seul nom te fera trembler et tressaillir,
Et tu te troubleras au son d'une parole.
Et moi qui te verrai dessécher et pâlir,
Je ne pourrai trouver d'accent qui te console!
Et toi, mon fils, jeune ange au modeste regard,
Altéré de bonheur, tu boiras tôt ou tard
Au calice enchanté dont la vapeur enivre.
Vous pleurerez tous deux, oui, si vous devez vivre!
Vivront-ils, ô mon Dieu ! quoi ! souffrir ou mourir !
Oui, mourir!... Que j'ai vu de mères désolées,
Près d'un berceau muet, pleurer échevelées !
Oh ! si les arbrisseaux ne devaient pas fleurir!
Si parmi les bijoux dont je suis couronnée
Il en manquait un seul à la fin de l'année ! ..

Mon Dieu ! je la commence avec tous mes enfants ;
Tous les cinq ils sont là, joyeux et triomphants ;
Leur abondante vie anime ma demeure,
Et cependant je rêve, et sans raison je pleure ;
Et mes trop faibles yeux plongent dans l'avenir,
Lorsque je ne devrais, Seigneur, que te bénir.
Ne puniras-tu pas cette triste folie ?
Tu m'arrachas souvent à ma mélancolie
En me faisant pleurer sur des maux trop réels.
Eloigne, s'il se peut, ces remèdes cruels.
Mon cœur est resté jeune et bat toujours trop vite ;
Un son le fait vibrer, un vain souffle l'agite ;
Un nuage orageux trouble parfois mes jours :
Mais tu vois ce foyer, là sont mes seuls amours.

Tels étaient mes pensers ; et la troupe joyeuse,
Surprise de me voir immobile et rêveuse,
S'en vint sur mes genoux sauter et m'embrasser,
Et s'écria : Maman, faites-nous donc danser !

RETOUR.

Ed or di quel ch'i' ho letto mi sovvene
Che'nnanzi al di' dell' ultima partita
Uom beato chiamar non si convene.

PÉTRARQUE.

RETOUR.

29 Janvier 1834.

A mes simples foyers le sublime poète
Est revenu s'asseoir au retour des saints lieux ;
Et pour ne pas pleurer, palpitante et muette,
Moi, je baissais les yeux.

C'était bien lui pourtant, c'était sa voix sonore,
C'était son long regard et son noble maintien ;
D'un poétique encens il m'enivrait encore,
Mais je ne disais rien.

Heureuse de le voir, un souvenir funeste
M'empêchait de lever un regard triomphant :
Je songeais qu'un cercueil est tout ce qui lui reste
De son unique enfant.

Mais lui, toujours debout après tant de souffrance,
Comme un royal vaisseau que l'orage a battu,
Il était calme et fort, et nommait l'espérance
La plus belle vertu.

Tel qu'un divin prophète il commandait à l'âme,
Et la terre à sa voix semblait se rajeunir ;

Il nous communiquait, comme une chaste flamme,
Sa foi dans l'avenir.

Comme un ange, il planait au-dessus de ce monde,
Mais parlait sans dégoût des choses d'ici-bas.
La douleur s'enfonça dans cette âme profonde,
Et ne la brisa pas.

Et tandis que mon œil retenait une larme,
Et que de son malheur le penser me troublait,
C'était, avec des mots pleins de force et de charme,
Lui qui nous consolait.

Et cependant son cœur était plein de sa fille ;
Car il ne sourit pas à nos enfants nombreux,
Et dit en soupirant au père de famille :
Vous êtes bien heureux !

Nous sommes bien heureux ! Mensonge de la vie
Où les jours de l'orage ont le plus beau matin !
Qui m'eût dit que jamais il porterait envie
A notre humble destin !

Nous sommes bien heureux ! Le bonheur a des ailes,
Et sous le même toit habite peu de temps ;
Mais aux mortels toujours les chagrins sont fidèles !
Hélas !.... je les attends !

INSOMNIE ET JOIE.

Domine omnipotens.... anima in angustiis et spiritus anxius clamat ad te.

Baruch.

Benedic, anima mea, Domino, et omnia quæ intrà me sunt, nomini sancto ejus.

Ps. 103.

INSOMNIE ET JOIE.

8 Mars 1835.

Sous le toit du donjon le vent hurle et s'engouffre,
L'eau du ciel à grand bruit tombe, et coule à longs flots;
O mon Dieu ! prends pitié du malheureux qui souffre,
Mon Dieu ! prête secours aux pauvres matelots !

Voici l'heure sombre et troublée
Où la douleur inconsolée
Pleure avec amertume, et veille pour gémir ;
Voici l'heure calme et pieuse
Où l'âme qui se sent joyeuse,
Recueillie en sa paix, hésite à s'endormir.

Je ne puis fermer la paupière ;
L'esprit de grâce et de prière
A plané sur ma couche, et sur moi s'est posé ;
Plein d'un sentiment vif et tendre,
Mon cœur ému voudrait répandre
Les flots de bonheur pur dont il est arrosé.

Sous ce toit que je suis heureuse !
Voici ma famille nombreuse
Qui dort auprès de moi, vermeille de santé.
Sous ton souffle mon cœur s'embrase,

Et, ravi d'une douce extase,
Songe aux infortunés dans sa félicité.

Sous le toit du donjon le vent hurle et s'engouffre,
L'eau du ciel à grand bruit tombe, et coule à longs flots;
O mon Dieu ! prends pitié du malheureux qui souffre,
Mon Dieu ! prête secours aux pauvres matelots !

Comme une abondante rosée
Ranimant la terre épuisée
Fait germer dans les champs les épis et les fleurs,
Ta joie, ô Seigneur ! est féconde,
Et les cœurs choisis qu'elle inonde
Semblent s'épanouir et devenir meilleurs.

Je t'ai béni dans les alarmes :
Le murmure impie à mes larmes

Ne mêla jamais rien de son âcre poison ;
Et quand ta grâce me console,
Je trouve à peine une parole
Egale à tes bienfaits et digne de ton nom !

Laisse-moi te bénir encore !
Laisse vers toi jusqu'à l'aurore
Mes vœux, comme l'encens, monter et s'exhaler :
Il est des paupières brûlantes
Pour qui les heures sont trop lentes ;
Seigneur ! rafraîchis-les, et laisse-moi veiller !

Sous le toit du donjon le vent hurle et s'engouffre,
L'eau du ciel à grand bruit tombe, et coule à longs flots;
O mon Dieu, prends pitié du malheureux qui souffre,
Mon Dieu ! prête secours aux pauvres matelots !

PRIÈRE DU MATIN.

Da quod jubes et jube quod vis....

. . . .

Ipsa est vita beata, gaudere ad te, de te, propter te; ipsa est enim, et non est altera.

Confessions de saint Augustin.

PRIÈRE DU MATIN.

14 Mai 1835.

L'ombre fuit, le jour brille, et le soleil qui luit
De son premier regard a dissipé la nuit.
Les cris multipliés que pousse l'hirondelle
Eveillent les oiseaux qui dormaient autour d'elle;
J'entends le chant du coq percer dans le lointain.
Tout ce qui vit salue et bénit le matin.

La terre à son réveil n'a qu'une voix joyeuse.
Puisse à son tour ma voix chanter, humble et pieuse,
Au père bienfaisant de la vie et du jour,
Un hymne de bonheur, de prière et d'amour !
Qu'il soit béni le jour que le Seigneur m'envoie !
Qu'elle porte en son sein la tristesse ou la joie,
Chaque heure de la vie est un de ses bienfaits !
Bienheureux qui s'éveille et s'endort dans sa paix !
La paix ! Combien de fois, oppressée, inquiète,
J'ai désiré ce bien que tout mortel souhaite !
Aujourd'hui qu'elle règne en mon cœur dilaté,
J'aime à voir du soleil la brillante clarté.
Mon âme épanouie aux rayons de l'aurore
S'ouvre comme les fleurs que le jour fait éclore,
Et veut répandre aussi, sous les pas du Seigneur,
La ferveur et l'espoir, divin encens du cœur !

Mon Dieu ! de ma pensée accepte les prémices !
Vers les cieux elle vole et monte avec délices ;

Reçois-la doucement et remplis-la de toi !
Que libre, sainte et pure, elle revienne à moi ;
Et que, par toi trempée aux sources de la vie,
Elle répande en moi l'esprit qui fortifie !
Seigneur! rends mon pied ferme et mon cœur généreux!
Mon sentier, tu le sais, parfois rude et poudreux,
Ensanglante mes pieds et lasse mon courage !
Je ne demande pas le repos ni l'ombrage :
Mais je veux seulement, pour suivre mon chemin,
Pour me guider, ta voix, pour m'appuyer, ta main !
Fais sonder au génie, avide de connaître,
Les saintes profondeurs où se plonge ton être ;
Ce que tu veux cacher, moi, j'aime à l'ignorer !
Je ne veux que t'aimer, te servir, t'adorer,
T'obéir avec zèle et souffrir sans murmure !
Accorde cette foi paisible, vive et pure,
Aux cœurs qui, te cherchant avec simplicité,
Ont soif de la justice et de la vérité !
Veille sur tous les miens et sur tous ceux que j'aime !
Par ma bouche à mes fils fais comprendre toi-même

Cette sublime loi, ces préceptes touchants
Qui sont le pain des forts, et le lait des enfants !
Conserve à ces petits, anges de la famille,
La naïve candeur qui dans leurs regards brille ;
Garde-les dans la paix, la joie et la santé !
Donne à moi la douceur avec la fermeté ;
Bannis les vains désirs et les regrets frivoles ;
Dirige tous mes pas, inspire mes paroles,
Et fais que chaque jour par toi me soit compté
Comme un degré de plus vers ta félicité !

PAIX INTÉRIEURE.

Dedisti lætitiam in corde meo.

Ps. 33.

PAIX INTÉRIEURE.

Juillet 1835.

Dans le zèle empressé que la tendresse anime,
Tu demandes quelle est cette pensée intime,
Ce rêve de ma vie et cet unique vœu
Que je n'ai pu te dire et que je dis à Dieu !
Déjà pour mon bonheur ton amour s'inquiète.
Mais comment exprimer le rêve du poète,

Ses élans vers un bien qui n'est point ici-bas,
Ses efforts vers un but qui fuit devant ses pas !
Ami, tu fis connaître à mon âme ravie
Tout ce qui peut donner quelque prix à la vie ;
Ma joie est ton plaisir, mes désirs sont les tiens,
Et le temps dans sa fuite a serré nos liens.
Près du foyer béni, loin de l'éclat du monde,
Ma jeunesse a coulé pure, calme et féconde ;
Sûre de ton amour, je la vois sans douleur
Effeuiller en fuyant quelque dernière fleur !
Près de moi des boutons dont la senteur m'enivre
Vont s'épanouissant et me feront revivre.
D'espérance et de paix Dieu m'a fait un trésor
Qui me tient lieu de gloire et qui vaut plus que l'or.
Toujours à ma souffrance il mêle quelque joie
Lorsqu'il me faut porter les fardeaux qu'il m'envoie.
Je vis sans mouvement et sans bruyants plaisirs,
Mais la muse parfois me fait de doux loisirs ;
L'âge d'un cœur ardent calme l'inquiétude,
Et lorsque l'ennui vient troubler ma solitude,

Un regard de tendresse, un sourire enfantin
Sont un doux talisman qui le chasse soudain !
Inconnue à l'envie, à ce monde étrangère,
Aucun de mes désirs ne rampe sur la terre ;
Et comblée ici-bas des bienfaits du Seigneur,
Je ne réclame rien de ma part de bonheur.
Tous me disent heureuse, et pourtant tu t'alarmes
Si parfois dans mes yeux tu surprends quelques larmes,
Ou si quelque soupir dans le cœur enfermé
S'en échappe avec bruit comme un flot comprimé ;
Épiant dans mon âme une triste pensée,
Tu cherches sur mon front son empreinte glacée ;
Tu recueilles ces pleurs que tu ne peux tarir,
Et tu souffres du mal que tu ne peux guérir.
Va, ne t'afflige plus de ma peine secrète !
Si ma félicité n'est pas encor complète,
C'est que rien de créé ne me peut contenter ;
Que mon cœur ici-bas ne pouvant s'arrêter,
Monte comme un parfum ou comme une harmonie,
Et qu'il rêve une joie ineffable, infinie !

A MADAME DE LAMARTINE.

Je vis sous son ombre.

Sub umbra illius quem desideraveram sedi....

Cantique des Cantiques.

A MADAME DE LAMARTINE.

Mai 1836.

Sous le dôme des bois, au pied du noble chêne,
Il est de douces fleurs qui se montrent à peine ;
Mais l'ombre les protège et ne peut les cacher ;
Au parfum qui s'exhale on vole les chercher.
Vous aussi, vous cachez les trésors de votre âme
Sous les chastes replis de vos voiles de femme ;

Votre amour, votre orgueil sont placés hors de vous.
Modeste, vous vivez à l'ombre d'un époux,
Et vous vous inclinez sous cette ombre bénie.
Mais sous l'abri puissant des ailes du génie
Vainement vous fuyez les regards importuns ;
Un souffle vous décèle et trahit vos parfums.

Je le sens, il est doux de s'oublier soi-même,
Et de perdre sa vie en celui que l'on aime,
Ainsi que le ruisseau s'abîme dans la mer ;
Car le cœur d'une femme, à la fois humble et fier,
Se jette dans l'oubli tout altéré de gloire,
Et veut que de son nom l'on perde la mémoire,
Pourvu qu'un nom plus cher, en tous lieux répété,
Retentisse longtemps dans la postérité.

Le ciel vous a donné ce sort digne d'envie.
Un sentiment sacré, brûlant foyer de vie,

Rayonne dans votre âme, et rend tout autre amour
Pâle comme une lampe à la clarté du jour.
Mais quand vous oubliez le monde et son suffrage,
Plus d'un cœur en secret aime à vous rendre hommage,
S'unit à tous vos vœux, s'émeut à vos douleurs,
Et pour vous offre au ciel sa prière et ses pleurs.

UN MOT D'ENFANT.

Un cœur malade est crédule aux présages.

Mme Tastu.

Tu bene feceras eum... Ingenio præveniebat multos graves et doctos viros.... Munera tua tibi confiteor, Domine... Ipse ibi mecum loquitur... Horrori mihi erat illud ingenium...

Saint Augustin.

UN MOT D'ENFANT.

Juin 1836.

Un jour celui qui fait, comme un enfant unique,
Ma joie et mon souci,
Levant avec lenteur son œil mélancolique,
Dit : « On est mal ici. »

Mal ! repris-je alarmée ; ami, que veux-tu dire ?
Mets ton front près du mien ;
Qui te gêne ? Et l'enfant, avec un doux sourire,
Dit : « Au ciel on est bien ! »

A ces mots un frisson me glaça tout entière,
Le cœur me défaillit :
Et regardant le ciel, soudain de ma paupière
Une larme jaillit.

Or, le jour était pur, et la voûte éthérée
Etait brillante d'or ;
Et je crus voir déjà, dans la plaine azurée,
L'ange prendre l'essor.

Je saisis, je pressai ses mains blanches et frêles
Dans ma tremblante main,

Et je dis au Seigneur : « Ne lui donne pas d'ailes
Pour s'envoler demain ! »

Depuis ce jour je vois les roses de sa joue
Par degrés s'effaçant ;
Et souvent près de moi lorsqu'il chante et se joue,
Je pleure en l'embrassant !

C'est ainsi que je vis, palpitante, en alarmes
A la voix d'un enfant ;
Car j'ai vu trop souvent s'éteindre dans les larmes
L'œil jadis rayonnant !

C'est ainsi que je vis ; plaçant hors de moi-même
Espoir, crainte ou douleur,
Et sentant qu'un seul coup frappé sur ceux que j'aime
Me brisera le cœur !

Ah ! par sa pesanteur, ma couronne de mère
Blesserait bien des fronts !
Pourtant elle est fragile ; une haleine légère
Fait trembler ses fleurons !

Ces fleurons délicats portent toute ma vie
Liée à chacun d'eux ;
Et pour moi, toute joie est aussitôt suivie
D'un effroi douloureux !

Oh ! ne m'enviez pas cette belle famille
Objet de tant de soins !
Il ne faut, pour ternir l'éclat dont elle brille,
Qu'un faible enfant de moins !

N'enviez pas surtout cette âme de poète,
Etrangère à la paix ;

Qui s'attriste d'un mot, d'un souffle s'inquiète,
Et ne s'endort jamais !

Car Dieu, qui me la fit si vibrante et si pleine
De tendresse et d'ardeur,
Voulut, doublant ma joie et centuplant ma peine,
La vouer au malheur !

FLEUR PENCHÉE.

Cecidit flos.

FLEUR PENCHÉE.

Janvier 1837.

O ma fleur de beauté, toi qui me rendais fière ;
Bijou le plus charmant de mon trésor de mère,
Astre qui de mon cœur savais chasser la nuit,
Voilà que tu pâlis et que ton front se penche,

Comme on voit au printemps s'incliner une branche
    Trop frêle pour porter du fruit !

Oh ! je t'ai trop aimé ! mes regards idolâtres
Dans ta course légère ou tes ébats folâtres
    Te suivaient avec trop d'orgueil !
Je bénissais pourtant le ciel dans mon ivresse !
Dieu voudrait-il punir la plus sainte tendresse
    Par l'amertume et par le deuil ?

Oui, mon sein tressaillait d'une trop vive joie
Quand sur tes grands yeux bleus, voilés de blonde soie,
    J'attachais mon œil triomphant ;
Et que, te comparant aux enfants de ton âge,
Je disais dans mon cœur, en flattant ton visage :
    Nul n'est si beau que mon enfant !

Le premier mot sorti de ta lèvre vermeille

Au matin m'était doux, et charmait mon oreille
Comme le chant d'un jeune oiseau ;
Et le soir, quand ton bras sur ton beau front se pose,
Croyant voir sous la feuille une naissante rose,
Je t'admirais dans ton berceau !

FORCE D'AME.

Heureux celui dont l'âme n'est point abattue de tristesse, et qui n'est point déchu de son espérance.

Ecclésiastique, ch. XIV, verset 2.

Pax erit in multâ patientiâ.

Imitation de J.-C.

FORCE D'AME.

23 Février 1834.

Lorsque l'Océan dort sans murmure et sans ride,
L'oiseau qui va raser la surface des mers
Oublie, en se mirant dans cette onde limpide,
Que ces flots argentés n'en sont pas moins amers.

Ainsi, lorsque l'on voit un regard qui s'anime,
Un front qui reste pur, une lèvre qui rit,
On ne devine pas si quelque peine intime
Se cache au fond du cœur et de fiel le nourrit.

Et le monde, qui glisse et qui jamais ne creuse,
Se fie à la gaîté qui brille dans les yeux,
Et ne soupçonne pas la plainte douloureuse
Dans la voix qui souvent éclate en sons joyeux.

Quelques âmes pourtant, amères et profondes,
Ont comme l'Océan des abîmes secrets,
Et savent comme lui réfléchir dans leurs ondes
Les cieux les plus sereins et les bords les plus frais.

Heureux qui peut ainsi dérober à la foule
Le trouble qui l'agite et le mal qu'il ressent,

Et qui, maître en tout temps de son cœur qu'il refoule,
Ne le fait pas saigner tout en le meurtrissant!

Toujours enveloppé de sa force virile,
Le sage reste calme ainsi qu'un Dieu souffrant,
Et craint de mendier une pitié stérile
En disant aux mortels ce que le ciel comprend.

Mais qui connaît le poids de son âme oppressée
Lorsque, dans le silence et la paix de la nuit,
Il veille, et reste seul à sonder sa pensée,
Savourant la douleur comme l'on presse un fruit?

Alors chaque souci, comme une urne qu'on penche,
Ou comme l'eau qui glisse à travers le rocher,
Dans le cœur amolli goutte à goutte s'épanche
Sans qu'un rayon de jour y vienne le sécher.

Alors tout sentiment s'aiguise comme un glaive;
Les souvenirs puissants nous emportent ailleurs,
Et tout être chéri qu'on ne voit plus qu'en rêve
Apparaît et s'enfuit sans essuyer nos pleurs.

C'est l'heure solennelle où tout trouble et menace;
L'inquiétude alors devient une terreur;
Les projets les plus doux montrent leur sombre face,
Et le moindre désir brûle et ronge le cœur.

Durant des nuits de fièvre et de lente agonie
J'ai lutté bien souvent en invoquant le ciel,
Ignorant si mon ange ou mon mauvais génie
Combattait avec moi comme avec Israël.

Et lorsque s'apaisait la lutte intérieure,
Craignant d'avoir vieilli dans ces instants si lourds,

Je sentais que j'avais dépensé dans une heure
La force qui suffit pour porter de longs jours.

Gloire à celui qui peut, plein d'un noble courage,
Effacer sans efforts la trace de ses pleurs,
Comme on voit au matin la plante après l'orage
Secouer ses rameaux et relever ses fleurs !

ÉPREUVE.

On ne se détache jamais sans violence.

On ne sent pas son lien, quand on suit volontairement celui qui entraîne, comme dit saint Augustin. Mais quand on commence à résister, et à marcher en s'éloignant, on souffre bien ; le lien s'étend et endure toute la violence.....

Pensées de Pascal.

Deus meus, Deus meus, quare me dereliquisti?

Ps.

ÉPREUVE.

O mon Dieu ! quel désert, quelle nuit sans étoile
Dans l'âme délaissée où ta clarté se voile !
Dans ces jours où ton bras s'appesantit sur moi,
J'ai senti défaillir mon amour et ma foi.
Le murmure insensé vient effleurer ma lèvre ;
Triste, abattu, surpris comme l'enfant qu'on sèvre,

Mon cœur t'appelle en vain sans entendre ta voix
Dont l'accent bien aimé le calmait autrefois.
Autrefois sous ta main, comme la fleur qui plie
Quand l'orage a passé sur sa tête pâlie,
Sans lutte et sans effort j'aimais à m'incliner,
Heureuse d'obéir et de m'abandonner
A toute impulsion de ta volonté sainte.
Mais aujourd'hui mon front se courbe avec contrainte,
Je souffre sans bénir ton adorable main,
Et sous ton joug trop lourd je me débats en vain.
Est-il bien vrai, Seigneur, que ton saint joug me pèse,
Et qu'en mon cœur froissé la prière se taise ?
Est-ce moi dont la voix n'exhalait jusqu'alors
Que des hymnes fervents et de pieux accords ?
Quand mon esprit, saisi d'une terreur étrange,
Voulait sonder le gouffre où vit le mauvais ange,
Et plongeait dans les flots de cette obscure mer,
Il sentait trop d'amour pour comprendre l'enfer,
Et ne concevait pas qu'un éternel martyre
Pût le forcer jamais, Seigneur, à te maudire.

Te maudire ! Ah ! ce mot fait mal à prononcer,
Et mon âme frémit d'horreur à ce penser.
Mais si ma bouche encor repousse le blasphême,
Je ne ressens plus rien de cet amour suprême
Qui, rendant tout facile, adoucissant les pleurs,
Fait éclore la joie au milieu des douleurs.
Hélas ! tu sais trop bien où frapper la victime ;
Dans tout ce que mon cœur avait de plus intime,
Pour le mieux enfoncer, tu retournes le fer.
Mon calice de vie est un calice amer.
La couronne s'effeuille à demi détachée,
Car sa plus douce fleur est pâlie et penchée,
Et toute poésie en mon cœur se flétrit
Comme le rameau sec où la sève tarit.
Ce qui fut mon orgueil ou fit mon espérance
Me devient un sujet de secrète souffrance.
Partout où j'ai placé les désirs de mon cœur
J'ai recueilli des fruits gâtés ou sans saveur,
Qui, bien loin d'étancher la soif qui me dévore,
Quand je les ai pressés, l'ont irritée encore.

Ah ! je savais trop bien que tout trompe ici-bas,
Mais j'avais un ami qui seul ne change pas :
J'avais compté sur toi, mon Dieu, dans mes tristesses,
Et voilà qu'à ton tour sans appui tu me laisses
Immobile, fermant au jour mes yeux lassés,
Seule avec la douleur et les sombres pensers.
Ah ! reviens, tu ne peux trahir ma confiance ;
Tu veux, pour quelques jours, tenter ma patience,
Et consoler mon cœur dans l'épreuve affermi.
Tu ne peux oublier comme un vulgaire ami.
Tu ne laisseras pas, sous le poids que je traîne,
Mon âme s'épuiser dans une attente vaine.
J'appelle.... Mon espoir sera-t-il confondu ?
Mon Dieu, depuis longtemps tu n'as pas répondu !

DÉCOURAGEMENT.

Formido mortis cecidit super me.
. . . . . Mansi in solitudine.
Ps. 54.

DÉCOURAGEMENT.

23 Mai 1837.

De la ruche j'ai vu fuir la dernière abeille.
L'œil tristement levé vers le ciel obscurci,
J'écoute, et nulle voix dans mon cœur ne s'éveille :
Le silence est partout ici.

Et l'on m'a dit : Chantez, vous voilà seule et libre,
Savourez un bonheur de vous trop peu connu ;
Sous vos doigts inspirés pressez le luth qui vibre,
Car le loisir vous est venu.

Comment chanter, hélas ! lorsque la voix est morte ?
Nomme-t-on liberté ce morne isolement ?
Quand ailleurs ma pensée à toute heure m'emporte,
Je ne puis rêver doucement.

L'onde ne jaillit plus d'une terre embrasée ;
L'oiseau ne chante plus aux mains de l'oiseleur ;
Le luth ne vibre pas quand sa corde est brisée ;
L'âme se tait dans la douleur.

Ce silence de mort et cette solitude
Ne rendent que plus lourd le poids de mes ennuis,

Et, spectre grandissant, l'ardente inquiétude
Touche mon front pendant les nuits.

Lorsque l'on souffre, on garde au fond de sa pensée
Plus d'un mot que la bouche aurait peur de nommer.
Ah ! c'est une douleur faible et presque effacée
Celle que l'on peut exprimer !

Cependant, malgré moi si quelque cri m'échappe,
Si quelque plainte sort de mon sein torturé,
Ne les recueillez pas : sous la main qui me frappe
On croirait que j'ai murmuré !

PRIÈRE.

O toi qui sais souffrir, garde mes lèvres pures !
Par mon silence encor que ton nom soit béni ;

De ta main je veux prendre et vider sans murmures
La coupe de Gethsémani.

Après toi, mon Sauveur, le front dans la poussière,
Laissant à leur repos ceux qui sont endormis,
Je redirai trois fois ma fervente prière
Sans réveiller de froids amis.

Hélas! souvent déjà j'ai crié vers le Père;
En larmes, devant lui, mon cœur s'est répandu.
Mais nul ange, apportant la force que j'espère,
Vers moi n'est encor descendu.

De ton délaissement, Jésus, qu'il te souvienne
Quand la terre et les cieux étaient sourds à ta voix;
Lorsque mon cœur faillit, fais qu'un ange me vienne,
Et je pourrai porter ma croix!

AU PIED DE L'AUTEL.

Quàm dilecta tabernacula tua, Domine virtutum. . . . .

Passer invenit sibi domum, et turtur nidum ubi ponat pullos suos...

Altaria tua, Domine. . . etc.

AU PIED DE L'AUTEL.

Fête-Dieu 1837.

Jadis, quand je sentais dans mon âme remplie
Déborder l'amertume et la mélancolie,
Je courais l'épancher dans le sein d'un ami;
Et j'implorais de lui, pour baume à ma souffrance,
Quelque larme du cœur, quelque mot d'espérance
Qui me consolait à demi.

Mais chacun ici-bas a sa croix accablante
Qu'il traîne, le front pâle et l'épaule sanglante ;
Chacun a son fardeau de douleur ou d'ennui :
A quoi bon ajouter au poids de ceux que j'aime ?
De ces bras défaillants brisés comme moi-même
Je n'obtiendrais qu'un faible appui.

La branche qu'un oiseau fait plier d'un coup d'aile
Au voyageur lassé donne un soutien trop frêle;
Il en faut un plus sûr pour affermir ses pas :
Celui que j'ai choisi convient à ma faiblesse,
Je ne redoute pas qu'il se brise, et me blesse
Comme ceux qu'on cueille ici-bas.

C'est de toi que je tiens mon bâton de voyage,
O Seigneur ; et j'attends la force et le courage :
Je ne mendirai plus une vaine pitié.
Les maux graves et lents la trouvent impuissante ;

Et je sais que les pleurs et la plainte incessante
Fatiguent jusqu'à l'amitié.

Au pied de tes autels j'irai verser mes larmes :
Là je déposerai mes désirs, mes alarmes,
Et ces troubles muets où le cœur se confond.
Au pied de tes autels j'irai chercher la joie :
Dans le calice amer que ta main nous envoie
On la trouve en puisant au fond.

L'alcyon sait bâtir sur les mers qu'il effleure ;
L'hirondelle à nos toits vient fixer sa demeure ;
La colombe choisit un nid pour ses amours.
Et moi, dans le saint temple où je médite et prie,
J'ai choisi près de Dieu la retraite chérie
Où je voudrais passer mes jours.

Qui de nous n'a senti, dans ces jours de malaise

Où la tête s'égare, où le cœur brûle et pèse,
Le besoin d'échapper à tout regard mortel?
Quelle âme, de silence et de repos avide,
N'a fui pour s'abriter dans quelque temple vide,
Cherchant Dieu caché sur l'autel ?

Que près du sanctuaire une heure ainsi passée
Donne de paix au cœur, de vie à la pensée !
Que de force l'on puise en ce doux entretien !
Sur ses ailes de feu la prière s'élance ;
Dieu répond ; et l'esprit qui l'écoute en silence
De ce monde ne sait plus rien.

Il est doux d'ignorer le monde,
Et de ne plus savoir que Dieu ;
De sentir l'âme qui s'inonde
Des fleuves de paix du saint lieu.
Alors la pensée épurée

Par-delà la voûte éthérée
Au ciel va chercher un abri.
Elle y pressent Dieu sans mystère,
Et les liens de cette terre
Ne serrent plus le cœur meurtri.

C'est là qu'on répand comme une onde
L'amas des intimes douleurs
Que les plis d'une âme profonde
Savent cacher partout ailleurs.
Là se trouve un ami fidèle
Dont la charité fraternelle
Aime à guérir les cœurs blessés ;
Car il se chargea de nos chaînes,
Et le poids des douleurs humaines
Fit fléchir ses membres lassés.

Voilant ses splendeurs ineffables

Pour être mieux compris par nous,
Sous les formes les plus aimables,
Il prend les titres les plus doux.
Tantôt c'est un enfant candide
Qui s'avance d'un pas timide
Et sourit en tendant les bras ;
Tantôt, pasteur rempli de zèle,
Il guide le troupeau fidèle
Aux pâturages les plus gras.

Lorsqu'une brebis égarée
Du pasteur n'entend plus la voix,
Il va parcourant la contrée,
Et la poursuit au fond des bois.
S'il la trouve, oubliant sa peine,
Entre ses bras il la ramène
Par les sentiers accoutumés ;
Et la nuit, lorsque tout sommeille,
Il se lève, prête l'oreille,
Et chasse les loups affamés.

Roi bienfaisant sur la montagne
Au milieu d'un peuple enivré,
Sur la foule qui l'accompagne
Il jette un regard pénétré;
Touché de cette foi sincère
Qui fait affronter la misère,
La fatigue et les longs chemins,
Il songe aux besoins qu'elle oublie,
Et de cinq pains qu'il multiplie
Nourrit un peuple de ses mains.

Humble de cœur et d'apparence,
Il bénit le pauvre et l'enfant;
Il va, guérissant la souffrance,
Semant les bienfaits en passant;
Maître indulgent et charitable,
Il sert les pécheurs à sa table,
Et les appelle ses amis;
Il voit à ses pieds Madeleine

Que l'amour divin lui ramène,
Et dit : *Vos péchés sont remis.*

Aujourd'hui dans ce sanctuaire,
Voilé sous un nuage épais,
Il accueille toute prière,
A nos cœurs il donne la paix ;
Aliment sacré, pain de vie,
Il s'unit à l'âme ravie
Et lui fait pressentir les cieux ;
Et ses délices les plus chères
Sont d'habiter parmi ses frères,
Les mortels humbles et pieux.

Seigneur, qu'on est heureux à l'ombre de tes ailes,
Lorsque le cœur palpite et brûle de ferveur !
Et que l'âme choisie à qui tu te révèles
A tout autre plaisir trouve peu de saveur!

Qu'il est bon, ô mon Dieu, de t'aimer sans mesure
De ce céleste amour qui ne doit pas finir ;
D'adorer ta bonté dans toute la nature,
Et de lire partout ton nom pour le bénir !

Les cieux m'ont raconté ta puissance adorable,
Sur la terre et les mers tout me parle de toi ;
Mais tu ne me paraîs nulle part plus aimable
Que dans ce sanctuaire où t'adore la foi.

LES BLUETS.

Ce sont des jours confus dont reparaît la trame,
Des souvenirs d'enfance, aussi doux à notre âme
Qu'un rêve d'avenir.

Sainte-Beuve, *les Rayons jaunes.*

Un bluet, un pavot, mariant leurs couleurs,
Ont reposé notre œil et distrait nos douleurs.

Sainte-Beuve.

LES BLUETS.

18 Juillet 1837.

Voici le temps où les beaux fruits mûrissent ;
Voici le temps où les épis sont d'or ;
Voici le temps où les roses fleurissent,
Et dans la ville il faut rester encor !

Sur les pavés que souille la poussière
Hier j'ai vu quelques bluets jetés ;
Et j'ai senti des pleurs à ma paupière
Au souvenir des champs que j'ai quittés.

Car je songeais à ces belles journées
Où je courais dans les épis pressés,
Fière des fleurs que j'avais moissonnées
Et des bluets dans mes cheveux tressés.

Une hyacinthe, un blanc muguet qui tremble,
Une églantine aux modestes couleurs,
C'en est assez pour que mon cœur rassemble
Ses souvenirs comme un bouquet de fleurs.

Pauvres enfants, boutons pressés d'éclore,
Qui languissez dans ces murs enfermés ,

Des jours brillants que l'ennui décolore
Garderez-vous des souvenirs aimés ?

Dans les buissons distillant la rosée,
Vous n'allez pas, au lever du soleil,
Sur le gazon cueillir la fleur rosée,
Ou découvrir la fraise au fruit vermeil.

Vous n'allez pas jouer sur la colline
Sur un tapis de bruyère et de thym ;
Jamais ce front qui pâlit et s'incline
N'est rafraîchi des brises du matin.

Jamais l'air pur, l'air libre qui fait vivre
N'ouvre au bonheur votre sein dilaté.
Sans mouvement, l'œil fixé sur un livre,
Vous grandissez sans force et sans gaîté.

Frêles rameaux aux fleurs étiolées,
Que le soleil ne vient pas embellir,
Dès le printemps vos tiges accablées
Montrent les fruits que l'été doit cueillir.

Puissent ces fruits, sous lesquels l'arbre ploie,
Croître et mûrir brillants et savoureux !
Puisse l'espoir qui promet tant de joie
Ne pas créer des regrets douloureux !

Mais quel que soit le sort que vous destine
Celui qui fait et qui sait l'avenir,
Vous n'aurez pas eu de joie enfantine,
Vous n'aurez pas de touchant souvenir !

SANS ESPOIR.

Bonum mihi quia humiliasti me.

Ps.

SANS ESPOIR.

Août 1837.

Depuis qu'une des fleurs de ma belle couronne
Penche son front pâli,
Depuis que l'espérance à regret abandonne
Mon cœur triste et vieilli,
Depuis que je sais vain tout espoir qui se fonde
Sur un appui mortel,
J'ai détourné mes yeux des choses de ce monde
Pour regarder au ciel.

Tu fis bien, ô Seigneur ! lorsque ta main puissante,
Sévère par bonté,
Abattit d'un seul coup mon âme gémissante,
Et brisa ma fierté ;
Tu fis bien en changeant ce qui faisait envie
En objet de pitié ;
Car je puis désormais traverser cette vie
Sans y poser le pied.

Comme un oiseau qui part pour une autre patrie
Dès qu'il sent l'aquilon,
Laisse sans y songer la plaine encor fleurie
Et le grain du sillon ,
J'ai senti la douleur à l'haleine glacée
Me pénétrer d'effroi ;
Et soudain vers les cieux je me suis élancée,
Mon Dieu, pour fuir vers toi !

LUCIE.

We are seven.

WORDSWORTH.

LUCIE.

23 Janvier 1838.

Suis-je donc devenue incapable de joie ?
Au milieu des bienfaits que ta bonté m'envoie,
Ne puis-je retrouver, Seigneur, pour te bénir,
Ces transports que jadis j'eus peine à contenir

Dans les jours inspirés de ma belle jeunesse?
Pour la septième fois un ange de promesse
Sur le sein maternel est venu se poser,
Et j'attends son sourire et son premier baiser.
Lucie est dans mes bras, et mon âme ravie
Ne l'a point saluée au seuil de cette vie
Par les pleurs de l'ivresse et les chants du bonheur;
Car je sais que la joie enfante la douleur.
Mon cœur ne s'ouvre plus aux espérances vaines.
Il peut sentir encor les craintes et les peines;
Mais par un seul chagrin flétri, désenchanté,
Il ne peut concevoir ni plaisir ni gaîté.

Frêle petite fleur que l'hiver laisse éclore,
Près de ce cœur brisé tu viens chercher encore
Un abri protecteur et des trésors d'amour.
Tu vas me demander ces soins de chaque jour
Qu'au temps de mon bonheur je me plaisais à prendre.
Bientôt, sans me parler, tu vas pouvoir m'entendre;

Tu me feras sourire... Hélas! aux malheureux
Le sourire n'est plus qu'un effort douloureux.
Pourtant je vais tenter de chanter, de sourire;
Mais si ma faible voix dans les larmes expire,
Si mon sourire est triste et répond mal au tien,
C'est que ta mère ici ne jouit plus de rien.

PLUS NE M'EST RIEN.

Plus ne m'est rien, rien ne m'est plus.

Primavera per me più non è mai.

PÉTRARQUE.

PLUS NE M'EST RIEN.

Mars 1838.

Que me fait ce brillant soleil?
A la fleur qui venait d'éclore,
Et qui penche et se décolore,
Rendra-t-il son éclat vermeil?
Le moissonneur qui l'a fauchée
Avant l'aurore l'a tranchée.

Qu'importe la saison d'espoir,
Le doux réveil de la nature,
Et la splendeur de la verdure,
Si mon fils ne doit plus les voir !
Loin de moi j'ai jeté la lyre,
Importun écho de douleur ;
Dans mon âme j'ai peur de lire,
Je tremble de sonder mon cœur.
Une seule et même pensée,
Toujours vainement repoussée,
En m'oppressant m'ôte la voix.
A me ravir comme autrefois
La poésie est impuissante ;
Elle ne peut que me troubler.
L'amitié même m'est pesante,
Car elle veut me consoler.
Je vois sourire ma Lucie
Sans que ma douleur adoucie
Laisse mes pleurs amers tarir.
Hélas ! celui qui seul console

Est celui qui, d'une parole,
Pourrait soulager et guérir.
Mais Dieu, qui rompit ma couronne,
La foule aux pieds et m'abandonne
Dans la poussière du chemin.
Il ferme l'oreille à ma plainte,
Et me tend la coupe d'absynthe
Sans me soutenir de la main.
Puisse du moins la coupe amère
Ne pas égarer ma raison,
Et les flots de mes pleurs de mère
Ne pas se changer en poison !
Car mon âme, autrefois soumise,
Sent, dans cette mortelle crise,
Faillir son courage et sa foi ;
Et parfois un vague murmure
Que ma lèvre tremblante abjure
Se laisse entendre malgré moi.

UNE SEULE DOULEUR.

Jamais, oh! jamais plus!

Mme Tastu.

UNE SEULE DOULEUR.

Avril 1838.

Jours de mélancolie, où, plaintive et rêveuse,
Je souffrais de trop vivre, et pleurais d'être heureuse;
Jours brillants où mon cœur, trop jeune et trop puissant,
Sous le souffle divin vibrait à tout moment,
Vous ne renaîtrez plus. Dans mon âme lassée
Je sens faillir la force et mourir la pensée.

J'ai fléchi sous le poids d'une seule douleur.
Un coup d'aile du vent anéantit la fleur ;
Pour voiler le soleil il suffit d'un nuage,
Et la nef qui semblait plus forte que l'orage
Va souvent se briser sur le premier écueil.
Pour assombrir la vie il ne faut qu'un seul deuil.

UN DÉPART.

Dii, avertite omen.

UN DÉPART.

25 Mai 1838.

L'air doux et printanier vivifiait la terre ;
Comme le bienfaiteur entouré de mystère
Qui dérobe ses traits en répandant ses dons,
Le soleil, d'un nuage, ombrageait ses rayons ;
Et je dis : Ce soleil qui fait germer les plantes
Peut aussi ranimer des forces chancelantes.

Il en est temps, fuyons la boueuse cité,
Pour demander aux champs l'air libre et la santé.
Je pris donc lentement la fleur pâle et penchée
Qui languit sur mon sein, à demi desséchée ;
Et quand de la maison mon pied toucha le seuil,
Je frémis, comme si j'emportais un cercueil.
Triste et seule, j'allais regagner ma demeure ;
J'entends un léger bruit, un faible vent m'effleure,
Et je vois s'envoler un oiseau triomphant,
S'élevant vers les cieux, comme une âme d'enfant :
C'était le jeune oiseau qui, dans l'étroite cage,
Egalait en gaîté ses frères du bocage,
Hôte mélodieux qui, depuis deux hivers,
Avec les voix d'enfants formait d'heureux concerts.
Petit oiseau, pensai-je, ainsi que toi peut-être,
Celui qui te soignait et se nommait ton maître
Vient de quitter ce toit pour n'y jamais rentrer ;
Et, le regard au ciel, je me pris à pleurer.
Puis je revins, tenant la cage encore ouverte,
Chercher le berceau vide et la chambre déserte.

Mais Lucie, en riant, m'attendait au retour,
Et j'essuyai mes pleurs pour sourire à mon tour.

Cependant, tout le jour, une triste pensée
Pesa de tout son poids sur mon âme lassée ;
Et, lorsque la nuit vint, tous mes rêves encor
D'un ange ou d'un oiseau croyaient suivre l'essor.

A LUCIE.

Elle sourit de peur que tu ne voies ;
C'est déjà l'ange en ses célestes voies !

SAINTE-BEUVE.

A LUCIE.

Septembre 1838.

Toi qui t'éveilles pour sourire,
Ma Lucie, heureuse ici-bas,
Tu ne comprends pas le martyre
Du frère qui te tend les bras.

Il marche à grands pas vers la tombe
Celui que demandent tes yeux ,

Celui qui te disait : Colombe,
Ne t'envole pas vers les cieux !

Hélas ! son âme, la première,
Vers le Seigneur va s'envoler.
Près de lui, comme sur la terre,
Là-haut va-t-il donc t'appeler ?

Oh ! n'écoute pas sa prière,
Ne réponds pas à son appel ;
Reste, ô mon ange de lumière,
Puisque je donne un ange au ciel.

Il fut mon amour et ma joie,
Mon espérance et mon orgueil ;
Dieu veut le reprendre, et t'envoie
Pour éclaircir un peu mon deuil.

A M. DE L...

Tout ce qui fait vivre ou penser
Votre âme ardente le féconde.

BRIZEUX.

Deh ! porgi mano all' affannato ingegno.

PÉTRARQUE.

A M. DE L.

Mars 1839.

Toi qui peux à la fois ceindre une double palme ;
Toi dont la voix instruit et chante tour à tour ;
Toi qui sais conserver, sous ton front grave et calme,
Des pensers embaumés de jeunesse et d'amour ;

Merveilleux instrument dont toute corde vibre
D'un son pur et complet ;
Cygne mélodieux, orateur sage et libre,
Apprends-nous ton secret.

Ton génie a gardé sa lumineuse flamme :
Les pleurs n'ont pas terni les rayons de ton œil ;
Le découragement n'a pas glacé ton âme
Et revêtu pour toi la nature de deuil.
Tu peux mêler ton cœur aux choses de la terre
Sans ennui ni dégoût,
Et tu ne gémis pas, sous ton toit solitaire,
Désabusé de tout.

Cependant la douleur, rude dans ses étreintes,
T'a saisi trop souvent avec ses doigts de fer ;
Ton sein doit en garder de sanglantes empreintes.
Tes lèvres ont vidé plus d'un calice amer.

Ton soleil est éteint, ta rose est desséchée,
Ton ange est envolé.
Dans un pli de ton cœur la souffrance est cachée :
Tu vis inconsolé.

Et tu vis fort, actif et prêt à toute chose
Pour servir ton pays et pour l'humanité ;
Toujours prompt à donner à toute sainte cause
L'appui de ton génie et de ton équité.
Ta parole puissante est féconde et choisie ;
Ton cœur n'est pas flétri,
Et tu fais déborder un flot de poésie
Qu'en toi rien n'a tari.

Bienheureux entre tous, ton âme est sans faiblesse ;
Dieu te créa poète et te fit noble et fort ;
Tu laisses s'enfoncer chaque trait qui te blesse,
Tu ne l'arraches pas, et tu vis sans effort.

Tel un fleuve à la mer poursuit son cours rapide,
Majestueux, profond ;
Ses vagues sont d'azur, sa surface est limpide ;
Dieu seul en voit le fond.

Oh ! plus que tous les dons de ton vaste génie,
Plus que tes beaux discours, pleins d'âme et de raison,
Plus que ta harpe d'or, suave d'harmonie,
Plus que ta gloire aimée, et plus que ton grand nom,
Ce que j'admire en toi, comme, hélas ! on admire
L'astre qu'on voit d'en-bas,
C'est ton ferme courage à subir un martyre
Que tu ne nous dis pas.

De tes rêves divins jadis mon âme éprise
A gémi de te voir occupé d'autres soins ;
J'avais peur que ta voix ne restât incomprise ;
Que, venant de trop haut, on ne l'entendît moins.

Je craignais qu'avec ceux qu'un fol orgueil égare
On ne te confondît.
Maintenant avec tous j'aime qu'on te compare ;
La foule te grandit.

Oui, j'aime à voir ton nom parmi les noms vulgaires
Briller comme une étoile au milieu de la nuit ;
J'aime à te voir braver les mesquines colères
De ceux dont la parole est un sonore bruit.
Au-dessus de la sphère où s'agitent les haines,
Vers les cieux transporté,
J'aime à te voir tenter d'unir aux lois humaines
La loi de charité.

Il est bon que parmi les luttes insensées
Des partis délirants, au souffle venimeux,
Il surgisse parfois quelques nobles pensées,
Comme un phare élevé sur les flots écumeux.

La parole s'épure en passant par la bouche
Du poète chrétien ;
Le génie illumine et grandit ce qu'il touche,
Et le beau mène au bien.

La route est glorieuse, et tu dois la poursuivre :
Marche avec zèle, ô toi qui peux te soutenir.
Le bien qu'on fait ici peut consoler d'y vivre,
Et le bien qu'on espère éclaircit l'avenir.
Va, l'œil de tes amis te suit dans ta carrière,
Et bénit ton essor ;
Va, d'honneur et d'espoir, de vie et de lumière
Tes jours sont beaux encor.

Pour moi, faible cœur, humble femme,
Quand la douleur vient m'assiéger,
Je lui livre toute mon âme,
Et la laisse, comme une flamme,
Me détruire et me ravager.

La main du Seigneur m'a touchée,
J'ai défailli sous cette main ;
Ma couronne s'est détachée,
Et ma plus douce fleur penchée
Se fane et pâlit sur mon sein.

Je vois les teintes de l'aurore
S'effacer sur des traits chéris ;
Souvent, pour espérer encore,
Je prie, et le Dieu que j'implore
M'entend sans répondre à mes cris.

Je vois lutter sans espérance
Le vent avec la tendre fleur,
Le jour avec la décroissance,
La mort avec la vive enfance,
L'innocence avec la douleur.

Dans une longue et dure angoisse

Mon cœur torturé s'est brisé ;
Rien ne le calme et tout le froisse,
Et, sans que la douleur décroisse,
Le courage s'est épuisé.

Chaque heure ajoute à mon supplice,
Et les jours succèdent aux jours.
Oh ! dis, toi qui bus le calice,
Si le temps, sans rien user, glisse
Sur nos regrets et nos amours.

Est-il vrai que l'oubli console ?
Que les pleurs cessent de couler ?
Que la douleur même est frivole ?
Et qu'avec l'heure qui s'envole
Un souvenir peut s'envoler ?

Pour moi, d'une seule pensée

Je souffre toujours, en tout lieu ;
Désormais ma joie est passée,
Et mon âme, de tout lassée,
A peine se repose en Dieu.

Car il est des moments d'épreuve
Où tout nous manque, même au ciel ;
Où nous crions sans qu'il s'émeuve :
« Père, pour que je m'en abreuve,
« La coupe est trop pleine de fiel ! »

Mais la coupe que je redoute
Ne peut ni passer, ni tarir ;
Avant que de l'épuiser toute,
Il faut la boire goutte à goutte,
Se taire, adorer et souffrir.

Naguère encor j'étais heureuse !

Ainsi qu'une gerbe de fleurs,
Ma famille, fraîche et nombreuse,
Faisait ma demeure joyeuse :
Alors, j'ai pleuré de tes pleurs.

Souvent l'œil sur les yeux célestes
De mon fils autrefois si beau,
Guidant ses pas jadis si lestes,
J'écoutais des pensers funestes
Me parler d'un ange au tombeau.

Oh ! bien souvent dans ma retraite,
Oublieuse de mon bonheur,
Ma prière, ardente et secrète,
Appela d'en-haut sur sa tête
La grâce et la paix du Seigneur.

Hélas ! celui dont j'étais fière

N'est plus qu'un objet de pitié !
Aux souffrances d'un cœur de mère
Donne à ton tour une prière,
Cette aumône de l'amitié.

DEUIL.

Des rivages aimés les derniers sont venus ;
Ils passent : c'est l'entrée aux grands flots inconnus.
A de tels horizons il est temps de se faire.

SAINTE-BEUVE.

DEUIL.

13 Mai 1839.

La source de mes jours se remplit d'onde amère ;
Ma nombreuse famille a des habits de deuil.
Entre mes bras tremblants j'ai vu mourir ma mère;
Ces enfants qu'elle aimait ont suivi son cercueil.
Dieu me demande encore un nouveau sacrifice;
Mon enfant tant pleuré bientôt la rejoindra.

Je vois avec lenteur s'apprêter mon supplice :
J'ai senti mille fois le coup qui me tuera !

Parmi les frais lilas aux grappes embaumées
Que ma mère aimait tant à voir s'épanouir ,
Près des fleurs du printemps que sa main a semées
Et dont les doux parfums devaient la réjouir,
Je porte mon enfant, pauvre tige brisée
Que l'air et le soleil ne font plus refleurir,
Que ne ranime plus la féconde rosée ;
Et là je le contemple achevant de mourir.

Et lui, de leurs senteurs il jouit, il s'enivre,
Il sourit au printemps, trouve le soleil beau ;
Il fait de doux projets, il me promet de vivre,
Il parle d'avenir..... sur le bord du tombeau !
Je l'écoute muette, et tâchant de sourire
Pour ne pas l'attrister je dérobe mes pleurs ;

Mais, le cœur torturé par un double martyre,
Je vois partout la mort surgir parmi ces fleurs.

Hélas ! depuis longtemps ma vie est si troublée,
Mes jours sont si remplis, si tristes et si lourds,
Que, craignant sous ce poids de me voir accablée,
Mes amis ont tenté de me porter secours.
Si leur peine est stérile et leur voix impuissante
Pour guérir des douleurs sans mesure et sans nom,
Du moins de leurs efforts je suis reconnaissante,
Et de leur douce voix j'aime à bénir le son.

. . . .

. . . .

. . . .

NOÉMI AU CIEL.

Woe unto us, not her, for she sleeps well.
. . . . with thee fled
The present happiness and promised joy.

BYRON.

Ce vert bouton, cette fleur était mûre.

SAINTE-BEUVE.

NOÉMI AU CIEL.

Juin 1839.

Noémi, mon amour, ma chère et douce fille,
Te voilà dans les cieux l'ange de la famille.
Lorsque d'un autre enfant je pleurais la langueur,
Un coup inattendu vient me briser le cœur.

Noémi, Noémi, tu ne peux plus entendre
Ce nom harmonieux que je redis toujours.
Sur tes traits enchanteurs j'ai vu la mort descendre ;
J'ai fermé de ma main tes beaux yeux de velours.

Oui, j'ai fermé ces yeux que j'avais vus, ravie,
S'ouvrir à la lumière et sourire à la vie,
Et je les ai baisés pour la dernière fois,
Et sur le sein glacé j'ai déposé la croix.
Avant d'abandonner cette forme chérie,
J'ai dit à mon enfant un long et triste adieu :
Et la tombe à jamais l'a prise et l'a flétrie ;
Je ne la verrai plus que dans le sein de Dieu.

Hélas ! neuf ans passés, aux jours où naît la rose,
Sur mon sein fécondé je la tenais éclose,
Je l'abreuvais de lait, je berçais son sommeil,
Et pour voir ses beaux yeux j'épiais son réveil !

Toi qui me la prêtais et qui l'as rappelée,
Mon Dieu, rends moins poignants ces souvenirs si chers.
Donne-moi ce qu'il faut pour vivre inconsolée,
Car mes jours sont voués à des pleurs bien amers !

Au lieu de deux berceaux bientôt j'aurai deux tombes;
J'aurai bientôt au ciel envoyé deux colombes
Qui ne reviendront plus se poser sur mon sein.
La sœur au jeune frère a frayé le chemin.
Un chérubin de plus près de Dieu doit éclore ;
Noémi tend les bras à son petit ami
Pour l'aimer dans les cieux et le guider encore :
Oui, la place d'Auguste est près de Noémi.

O mes bijoux chéris, mes anges de promesse,
Vous que je contemplais rayonnante d'ivresse,
Objets de tant de soins et de projets si doux,
Que ferai-je des jours naguère pleins de vous ?

Que de pleurs couleront près de vos places vides
Quand votre nom viendra sur mes lèvres encor !
Comment reprendre cœur à mes devoirs arides ?
Ma pensée est au ciel qui garde mon trésor.

Mon trésor est là-haut !... n'ai-je rien sur la terre?
Mon cœur a-t-il le droit de se laisser mourir ?
D'autres peuvent pleurer sous leur toit solitaire,
Moi je cache mes pleurs que rien ne peut tarir.
J'ai des enfants encor; dois-je attrister leur âge,
Et me détourner d'eux quand ils cherchent ma main ?
Mon Dieu, tends-moi la tienne et donne-moi courage:
C'est en toi que j'espère et ce n'est pas en vain !

SES CHEVEUX.

J'ai coupé ses deux tresses,
Et je n'ai gardé que cela.

LAMARTINE.

SES CHEVEUX.

2 Juillet 1839.

Voilà donc, ô mon Dieu, ce qui me reste d'elle,
Ses longs cheveux coupés sur son lit de douleurs,
Ses cheveux abondants que la main maternelle
Tressait et couronnait de fleurs !

Les voilà ces cheveux qui paraient un front d'ange,
Ces cheveux où parfois, dans mes rêves d'amour,
Je croyais déjà voir trembler la fleur d'orange
Que j'y comptais placer un jour.

Près de ces beaux cheveux en pleurant je dépose
Mes vœux, mon espoir mort, ma joie et mon orgueil ;
J'ai, pour les couronner, la guirlande de rose,
Blanche parure du cercueil.

Qu'on me laisse pleurer, sans que nul me console,
Sans que de ma souffrance on me force à parler.
Pour de telles douleurs il n'est point de parole :
Je ne veux pas me consoler.

ENCORE A ELLE.

Oh ! ne pouvoir mourir !

ENCORE A ELLE.

Août 1840.

Noémi, dans le ciel heureuse sans ta mère,
Tu m'as laissée ici vider la coupe amère
Dont ta lèvre d'enfant n'effleura que les bords ;
Ta place vide est là ; charme de ma demeure,
Ta douce voix se tait ; je t'appelle et je pleure,
Et pour me consoler je fais de vains efforts.

Tu naquis, tu mourus dans la saison des roses ;
Le printemps souriait à leurs tiges écloses
    Quand tu te penchas sans fleurir :
Et ta mère a vécu pour voir tes funérailles!
Ce corps que j'ai nourri, ce fruit de mes entrailles,
Est à la tombe ; — et moi.... moi je ne puis mourir !

Beaux yeux noirs de velours, aux regards angéliques;
Qui se levaient au ciel, doux et mélancoliques,
Et fixés sur les miens exprimaient tant d'amour ;
Astres, où rayonnaient la vie et la lumière ;
Enfantine beauté dont j'étais déjà fière,
Ailleurs qu'en rêve, hélas ! vous reverrai-je un jour?

Oh ! que ce jour est loin, et que la vie est sombre
Quand un regret profond jette partout de l'ombre,
Et que le cœur brisé ne peut plus désirer !
Je marche désormais dans une obscure voie,

Et jamais un rayon de vraie et pure joie
N'y pourra pénétrer.

Ame de mon enfant, âme céleste et sainte,
Ne peux-tu revenir dans cette étroite enceinte
Qui naguère enfermait un monde de bonheur ?
Ce doux nid où jadis tu dormais sous mes ailes,
Y planes-tu parfois des sphères éternelles ?
Entends-tu retentir l'accent de ma douleur ?

N'est-il pas un divin commerce
Où l'âme avec l'âme converse
Malgré l'absence et le trépas ?
Toi qui savais si bien m'entendre,
As-tu cessé de me comprendre ?
J'appelle et tu ne réponds pas !

Si comme la flamme à la flamme

L'âme se communique à l'âme
Et se fait sentir sans parler,
Dis-moi de ta joie éternelle
Tout ce qu'au cœur d'une mortelle
Les anges peuvent révéler.

Les cieux pour toi n'ont plus de voile :
Habites-tu dans cette étoile
Que cherchait ton regard mourant ?
Avec son rayon qui scintille
Vers moi redescends-tu, ma fille,
Quand, la nuit, je veille en pleurant ?

Ce Dieu bon, ce maître suprême
Qui te rend heureuse et qui t'aime,
Peut-il donc t'aimer plus que moi ?
Hélas ! sans le comprendre encore,
Je le crois, soumise, et j'implore
La récompense de ma foi.

Quand vint l'heure, l'heure dernière,
Tu t'es écriée : ô ma mère !
Et vers moi tu tendais les bras.
Ta lutte cruelle est finie,
Mais ma douloureuse agonie
Ne fait que commencer, hélas !

O souvenir qui me déchire,
Je fus témoin de ton martyre ;
Je priai Dieu de l'abréger.
A mon tour je souffre et je crie ;
Monte vers Dieu, mon ange, et prie :
C'est à toi de me soulager.

A M. SILVIUS D.

Spes quæ differtur affligit animam : lignum vitæ, desiderium veniens.

Prov. 33.

L'espérance différée afflige l'âme : le désir qui s'accomplit est un arbre de vie.

Office de la veille de l'Assomption.

A M. SILVIUS D.

Août 1839.

Ami, vous nous quittez pour chercher cette Rome
Qui fait battre le cœur dès qu'une voix la nomme ;
Les rêves de vos nuits vont enfin prendre un corps,
Et vous allez toucher le but de vos efforts.
La ville du grand peuple aux augustes ruines,
La ville des martyrs aux empreintes divines,

Dont la cendre est mêlée à celle des Césars,
Vous ouvre ses palais illustrés par les arts.
Vous allez satisfaire au gré de votre envie
Ce sentiment du beau, rayon d'une autre vie,
Qui nous fait ici-bas entrevoir l'infini
Et porte jusqu'aux cieux notre cœur rajeuni.
Heureux celui qui peut réaliser un rêve
Avant que la douleur le dissipe ou l'achève !
Ainsi qu'une vestale alimentait le feu,
Heureux qui dans son cœur nourrit longtemps un vœu,
Et le voit s'accomplir avant que dans son âme
L'âge ou le désespoir ait éteint toute flamme !
Un désir satisfait est un immense bien.
Que Dieu vous garde, ami, de ne vouloir plus rien,
Et d'emporter partout dans votre âme blessée
Le trait qui fait languir et mourir la pensée !
Comme un fruit qui mûrit et qui gagne en saveur
Puissiez-vous conserver une jeune ferveur
Pour admirer les arts et sentir la nature,
Et puiser de la joie à toute source pure.

Que vos jours bien remplis, sans trop peser sur vous,
Vous donnent un repos complet, facile et doux,
Et que jamais la fièvre et l'ardente insomnie
Ne fassent de vos nuits une lente agonie !
Pour moi les jours sont longs et le sommeil me fuit,
Et je compte souvent chaque heure de la nuit.
Alors, quand la douleur prend mon cœur et le serre,
J'aime à penser à vous, à vous, ami sincère,
A vous, frère du cœur, qui saviez partager
Mon bonheur dissipé comme un souffle léger ;
A vous que Noémi plaçait après son père ;
A vous qui souriiez à mon orgueil de mère,
Lorsque naguère assis parmi mes sept enfants
Vous enlaciez vos bras à leurs bras caressants.
A mon tour je réclame une part de vos joies ;
J'aime à suivre vos pas sur les antiques voies
Où le ciment durci parle de gloire encor ;
Je vois vos cieux d'azur et votre soleil d'or ;
Je tressaille avec vous au seuil des basiliques :
Du peintre et du sculpteur aux beaux noms angéliques.

J'admire tour à tour la grâce et la vigueur,
Et l'admiration me ranime le cœur.
Ah ! si je n'attends plus de plaisir pour moi-même,
Que Dieu comble du moins les vœux de ceux que j'aime !

LE 31 DÉCEMBRE.

Que me fait le soleil ? je n'attends rien des jours.

LAMARTINE.

LE 31 DÉCEMBRE.

31 Décembre 1839.

Quand l'année expirante était à son aurore,
Ignorant les chagrins qu'entraînerait son cours,
Avec tous mes enfants.... ils étaient sept encore !
A ma mère j'allai souhaiter de longs jours.

Quelques jours ont passé.... d'une voix altérée
Ma mère bénissait ses filles et son fils,

Et, les yeux vers le ciel, de nos bras entourée,
Collait sa lèvre pâle aux pieds du crucifix.

Et j'ai vu retomber immobile et glacée
La main qui si souvent avait guidé ma main ;
J'ai senti se raidir les bras qui m'ont bercée ;
Celle qui m'a nourrie est morte sur mon sein.

Cependant le soleil ranimait la nature ;
Le premier jour de mai se levait pur et beau,
Et le printemps, amour de toute créature,
Semait d'herbe et de fleurs la terre du tombeau.

Le lilas embaumé, le narcisse et la rose
Exhalaient leurs parfums et réjouissaient l'œil,
Et parmi cet éclat dont brillait toute chose,
Mes sept enfants et moi nous marchions tous en deuil.

Quelques jours ont passé !... Sur ma jeune famille
Je reposais mes yeux encor voilés de pleurs,
Lorsque soudain la mort mit la main sur ma fille,
Et ma rose tomba, belle parmi ses sœurs.

Et j'ai vu fuir l'été, j'ai vu passer l'automne,
Voici l'hiver si sombre et les soleils si courts ;
Et tous mes jours, à moi, sont pareils... Ma couronne
Ne refleurira plus au réveil des beaux jours.

Qu'importe si l'année ou s'achève ou commence ?
Sur son aile le temps n'apporte pas l'oubli.
Que fait à la douleur l'avenir qui s'avance ?
L'avenir ne peut rien au malheur accompli.

Demain, pour saluer une nouvelle année,
Tous mes enfants viendront me presser dans leurs bras;

Mais pour fêter ce jour, aux foyers ramenée,
Ma douce Noémi ne m'embrassera pas.

Je ne la verrai plus, dans sa joie enfantine,
Autour de moi jeter un regard curieux,
Et, pour chercher le don que ma main lui destine,
De ses yeux veloutés interroger mes yeux.

Je ne la verrai plus, déjà tendre et rêveuse,
Poser sur mes genoux ses bruns et longs cheveux ;
Puis, comme un papillon, s'élancer radieuse
Pour suivre le blond Paul dans ses folâtres jeux.

Je ne la verrai plus ! que m'importe l'année,
Les neiges de l'hiver, ou les fleurs de l'été ?
Le Seigneur, ici-bas, aux pleurs m'a condamnée,
Et, pour me consoler, j'attends.... l'éternité.

A AUGUSTE AU DÉPART.

Proficiscere, anima christiana.

A AUGUSTE AU DÉPART.

4 Mars 1840.

Toi qui pleurais ta sœur à son matin ravie,
Fruit mûr dès le printemps,
Instruit par la douleur toi qui jugeais la vie,
Pars, mon fils, il est temps !

Pars ! le combat fut rude, et la couronne est belle ;
Je vois le ciel s'ouvrir :
Pars, Noémi t'attend ; sois heureux auprès d'elle :
C'est à nous de souffrir !

Adieu ; je dois bénir l'heure qui te délivre ;
Repose au sein de Dieu ;
Demande-lui pour nous le courage de vivre.
Adieu, mon ange, adieu !

Objet de tant d'amour, d'espoir, d'inquiétude,
Enfant aux traits divins,
Te rendre heureux ici faisait ma seule étude,
Et mes soins étaient vains.

Ton aspect n'était plus qu'une cause de larmes
Pour tout ce qui t'aimait.

Seuls, tes yeux et ton front avaient gardé leurs charmes
Que rien ne déformait.

Comme ceux de ta sœur, tes yeux étaient célestes,
Et je les ai fermés !
Et le même tombeau va réunir tes restes
A des restes aimés.

Mais ton âme, ô mon fils, n'a pas quitté mon âme,
Je la sens près de moi.
L'astre verse d'en-haut la lumière et la flamme ;
Ma force vient de toi !

DÉTRESSE.

C'est assez, mon Dieu c'est assez !

Mme TASTU.

DÉTRESSE.

Avril 1840.

Lorsque le fer de la souffrance
Sillonne et déchire le sein,
On dit que la sainte espérance
Y dépose un germe divin ;
On dit que les grandes épreuves,
Comme le limon des grands fleuves,

Font croître de célestes fleurs ;
Et que l'âme fertilisée,
Par des flots de pleurs arrosée,
S'ouvre, et produit des fruits meilleurs.

O Seigneur ! ta main m'a frappée
Dans ma joie et dans mon amour ;
Ma couche de pleurs est trempée,
Et mon cœur saigne tout le jour.
Mais nulle féconde rosée
N'a fait, dans mon âme épuisée,
Germer l'espérance et la foi.
Mon œil se ferme à la lumière ;
Mon cœur se ferme à la prière,
Et se tourne à peine vers toi !

Quand, de tous mes bijoux ornée,
Emue et les yeux triomphants,

Je m'avançais environnée
De mes beaux et nombreux enfants ;
Lorsque ma joie était complète,
Et qu'au matin des jours de fète
Nul front ne manquait au baiser ;
Mon âme, en extase ravie,
Débordant de grâce et de vie,
En toi venait se reposer.

Alors ma voix reconnaissante
Vers toi s'élevait sans effort :
Mon amour, à l'aile puissante,
Se croyait plus fort que la mort.
Aux chœurs harmonieux des anges
Je voulais unir mes louanges
Pour célébrer tous tes bienfaits.
L'aurore m'apportait ta joie ;
Le jour me guidait dans ta voie ;
Le soir m'endormait dans ta paix.

Comme l'astre aux rayons de flamme
Verse partout vie et chaleur,
Le bonheur, pénétrant mon âme,
Y développait chaque fleur.
Une charité vive et tendre,
Ayant besoin de se répandre,
Au foyer du cœur s'allumait ;
Et j'aurais voulu, dans mon zèle,
Jeter à tous une étincelle
Du feu sacré qui m'animait.

Aujourd'hui muette et glacée,
Comme l'onde au souffle du Nord,
J'ai le vide dans ma pensée,
Et dans mon cœur je sens la mort.
Un ennui profond, sombre, immense,
Que le jour s'achève ou commence,
Arrête ou détruit tout désir.
Il n'est plus de but où je tende,

Il n'est plus d'heures que j'attende,
Plus d'intérêt dans mon loisir.

Oh ! rends-moi du moins le courage,
Toi qui m'enlevas mon bonheur :
Soutiens l'épi pendant l'orage,
S'il n'est mûr pour le moissonneur.
Puisque c'est mon devoir de vivre,
Puisqu'il me faut toujours poursuivre
La route où se blessent mes pieds,
Cesse de me voiler ta face ;
Ranime le jour qui s'efface,
Et mène-moi par tes sentiers.

Montre-moi, vivants dans ta gloire,
Les êtres que j'ai tant aimés !
Fais-moi plus espérer, mieux croire ;
Ouvre un moment tes cieux fermés.

Si je dois rester dans ce monde,
Panse ma blessure profonde
Que rien ne peut guérir ici.
Ote au regret qui me consume
Quelque peu de son amertume ;
Mon Dieu, je ne puis vivre ainsi !

Quand mes deux perles arrachées
Brillent sur ton trône éternel,
Laisse les autres rattachées
Décorer le sein maternel.
Sous le crêpe qui l'environne,
Laisse-moi garder ma couronne
Brisée, hélas ! mais belle encor.
Comme aux flots après la tempête,
Dis à la mort qu'elle s'arrête
Devant mon précieux trésor.

Oh ! prends pitié de ma faiblesse,

Suspends tes coups, rassure-moi!
Jeunesse, espoir, tout me délaisse ;
Dans l'avenir je n'ai plus foi.
Mes terreurs me suivent en rêve ;
A toute heure je vois un glaive
Retenu par un léger fil.
Epargne le roseau qui plie ;
N'éteins pas la lueur pâlie ·
Mon âme même est en péril !

Assez de fruits de mes entrailles
Sont déposés dans le cercueil :
Assez, assez de funérailles ;
Assez de tombeaux et de deuil ;
Assez de lentes agonies,
Et de tortures infinies ;
Il est temps de me reposer.
Dans ta bénigne Providence
N'ébranle pas ma confiance :
N'achève pas de me briser.

A SAINT AUGUSTIN.

Quis sanctorum in mundo sine cruce et tribulatione fuit? . . . .

Et quanto altius quis in spiritu profecerit, tanto altiores sæpe cruces invenit, quia exilii sui pœna magis ex amore crescit.

Fac nunc tibi amicos, venerando Dei sanctos. . . . .

Imitation de J.-C.

A SAINT AUGUSTIN.

10 Avril 1840.

Toi qui chérissais tant ta mère,
Et qui dois ta gloire à ses pleurs ;
Cœur de flamme, esprit de lumière,
Ne peux-tu calmer mes douleurs ?

As-tu recueilli sous ton aile
Et guides-tu dans l'infini
L'enfant que ma voix maternelle
Appelait de ton nom béni ?

Hélas ! dans ma triste demeure
Nul à ce nom ne répond plus ;
Celui que j'appelle et je pleure
L'entend-il parmi les élus ?

Sans force et sans espoir je reste
Depuis qu'au ciel mon ange a fui ;
Augustin, son ami céleste,
Je ne t'invoque plus pour lui !

A ta tendresse surhumaine
J'avais confié son bonheur.

Je priais... Tu brisas sa chaîne,
Et tu l'emmenas au Seigneur.

Des tourments que connut ton âme
Il n'a plus rien à redouter ;
Plus pure que l'or ou la flamme,
La sienne n'a pas su douter.

Il m'écoutait comme Dieu même
Quand je lui révélais sa loi,
Et son œil, au moment suprême,
Brillait d'espérance et de foi.

Car il savait que la souffrance,
Pour Dieu l'embellissant encor,
Aux blanches fleurs de l'innocence
Joindrait une auréole d'or.

Car il savait que Dieu recueille
Les pleurs de ses fils bien aimés,
Comme on ramasse chaque feuille
D'un arbre aux rameaux parfumés.

Car je l'avais nourri de la saine doctrine
Que les cœurs purs comprennent mieux ;
Et j'avais arrosé la semence divine
Qui ne devait fleurir qu'aux cieux.

Oui, chaque jour, mes mains ont paré la victime
En attendant le coup mortel ;
Et pour suivre Jésus, l'Agneau doux et sublime,
Je l'ai conduite vers l'autel.

J'ai bien fait mon devoir de mère et de chrétienne !...
Et voilà que mon cœur faillit !

Et que je vais tomber sans que nul me soutienne
Dans l'ombre où mon astre pâlit !

Toi dont l'intelligence a passé par l'épreuve
Du doute inquiet et chercheur,
Tu sais que, sans la foi, l'âme souffrante et veuve
Est sans lumière et sans vigueur.

Viens affermir mes pas dans la nuit où je rampe
Sans entrevoir ni sentir Dieu ;
Verse quelque aliment pour ranimer ma lampe
Qui ne répand qu'un sombre feu.

Car mon cœur est glacé devant la beauté pure,
Et mon cœur a soif de l'amour !
Car mon œil est plongé dans une nuit obscure,
Et mon œil est amant du jour !

UN JOUR PRINTANIER.

Amabiles et decori in vitâ suâ, in morte quoque non sunt divisi.

Sainte Bible.

Tolto m'hai, Morte, il mio doppio tesauro
Che mi fece viver lieto e gire altero.

PÉTRARQUE.

UN JOUR PRINTANIER.

Mai 1840.

Oh ! que de mal me font ces rayons de soleil !
Ils me parlent d'espoir, de retour, de réveil ;
Il semble que ces flots de lumière et de flamme
A tout dans l'univers pourraient donner une âme ;
Mais du ciel azuré ce rayon d'or si beau
Sans réchauffer les morts glisse sur le tombeau.

Hélas ! j'ai déposé sous une étroite pierre
Ceux qui faisaient ma joie et mon orgueil naguère ;
Et la tombe renferme en son sein glacial
Mon frais bouton de rose et mon lis virginal !
Le printemps couronné de sa douce verdure,
En réveillant mon âme, augmente ma torture.
Cachez-moi ces œillets et ces rosiers en fleur :
Car dans chaque parfum j'aspire une douleur !
Je crois revoir encor sous le feuillage sombre
Des antiques tilleuls dont ma mère aimait l'ombre
Deux beaux enfants vermeils, aux regards enchanteurs.
Dans le groupe animé des frères et des sœurs
Je les vois.... lui, joyeux de sa force éphémère,
Elle, veillant sur lui comme une jeune mère.
Elle et lui !... mes enfants, Auguste et Noémi !
Dans la vie et la mort couple toujours ami !
Auguste, mon amour, Noémi, ma colombe,
Vous n'aviez qu'un seul cœur, vous n'avez qu'une tombe.
Là vous dormez tous deux loin du nid maternel,
Ou plutôt comme ici vous vous aimez au ciel !

Ah ! je les vois partout ; chaque fleur que je cueille,
Chaque souffle embaumé, chaque oiseau, chaque feuille
Rappellent à mon cœur ces deux rameaux naissants
Qui fleurissaient hier au soleil du printemps,
Et qui ne doivent plus s'épanouir sur terre.
Si je reste longtemps sous mon toit solitaire,
J'y cherche en tressaillant ce qui me reste d'eux,
Leurs petits vêtements, leurs bijoux, leurs cheveux,
L'esquisse qu'en jouant leur main avait tracée,
L'ouvrage inachevé, la page commencée,
Leurs trésors enfantins, leurs livres, leurs pinceaux,
Et je pleure longtemps, le front sur leurs berceaux.
Berceaux où tant de fois mon regard plein d'ivresse
Plongea pour épier leur première caresse ;
Berceaux où chaque soir je les voyais dormir
D'un sommeil si profond qu'il me faisait frémir ;
Doux abris de ma joie et de mon espérance,
Qui vous êtes changés en couches de souffrance ;
Nids pleins de bruits charmants, de murmures joyeux,
Nids aujourd'hui déserts, froids et silencieux,

N'avez-vous rien gardé des traces adorées
Où je puisse poser mes lèvres altérées ?

Quand Jésus pour le ciel quitta ceux qu'il aima,
Son vestige divin sur le roc s'imprima.
Mes anges l'ont suivi dans sa gloire infinie ;
Et moi je vais, cherchant leur empreinte bénie,
Recueillir quelque plume où leur aile a passé.
Mais hélas ! en ce monde ils ne m'ont rien laissé
Qu'un regret dévorant et qu'un désir immense
De les rejoindre au ciel où leur bonheur commence.

DERNIÈRE FLEUR.

Earth is no desart. . . . . even to me.

BYRON.

DERNIÈRE FLEUR.

Novembre 1840

Dernière fleur d'une saison passée,
Entr'ouvre-toi ;
Dernier rayon d'une étoile éclipsée,
Brille pour moi !

Dernier joyau d'un écrin qui se brise,
Sois mon trésor :
Dernier parfum d'une mourante brise,
Demeure encor!

Dernier oiseau de la couvée enfuie,
Reste ici-bas :
Dernier rameau d'espérance et de vie,
Ne sèche pas !

Comme un beau jour à la fin de l'automne,
Réjouis l'œil ;
Taris mes pleurs, rattache ma couronne ;
Sois mon orgueil.

Mais non, jamais je ne serai plus fière !
Charme des yeux,

Deux beaux enfants me ravissaient naguère :
Ils sont aux cieux !

Ma Noémi, ta sœur aux brunes tresses,
Aux yeux si doux,
Qui te couvrait d'innocentes caresses,
Est loin de nous !

Elle t'aimait, et tu ne sais rien d'elle
Que son doux nom :
Pour toi ce mot, que ma voix te rappelle,
N'est qu'un vain son.

Un autre enfant, au céleste visage,
Nous manque ici !
Mais dans ton cœur sa ravissante image
Pâlit aussi.

Te souviens-tu de cette beauté d'ange,
De ce front pur,
Et des cils noirs qui voilaient de leur frange
Ses yeux d'azur?

Tous deux ornaient, comme toi, ma demeure:
Dieu les a pris!
Petite enfant, voilà pourquoi je pleure
Quand tu souris.

ÉPILOGUE.

Che fai? che pensi? che pur dietro guardi
Nel tempo che tornar non pote omai
Anima sconsolata?......

Cerchiamo 'l ciel, se qui nulla ne piace

PÉTRARQUE.

ÉPILOGUE.

Décembre 1840.

Seigneur, où reposer ma pensée en détresse ?
N'est-il plus de projet que mon esprit caresse
Sans que des flots de pleurs ne viennent l'obscurcir ?
Ces pleurs que rien ne sèche et ne peut adoucir
Ont fatigué mes yeux sans alléger ma peine :
Le fleuve a beau couler, la source est toujours pleine.

Un regret déchirant me saisit au réveil,
Et sans trouver l'oubli je cherche le sommeil.
Dans les songes confus et leurs flottants nuages
Je vois les mêmes noms et les mêmes images,
Noms si chers, noms si doux, noms redits tant de fois,
Quand ceux qui les portaient répondaient à ma voix!
Images de beautés que la mort a glacées,
Et qui ne vivent plus qu'au fond de mes pensées!
Le temps qui change tout, le puissant destructeur,
A sillonné mon front sans user ma douleur :
On ne voit plus le fer enfoncé dans la plaie,
Mais la souffrance est là, toujours profonde et vraie.
Pour éloigner un peu l'invincible dégoût
Qui me suit en tous lieux et qui s'attache à tout,
Indique-moi, mon Dieu, quelque chemin à suivre,
Quelque but qui m'attire et m'encourage à vivre;
Montre-moi quelque bien que je puisse accomplir!
Un zèle qui ne peut s'éteindre ni faiblir,
En voyant la douleur s'emparer de la terre,
Pour tous les malheureux me donne un cœur de mère,

Et la pitié me fait concevoir l'infini.
Le pauvre qu'autrefois le Sauveur a béni
M'inspire un saint respect, une charité tendre
Qui sur tout ce qui souffre aimerait à s'étendre.
Mon âme peut s'ouvrir à toutes les douleurs.
Hélas ! j'ai tant pleuré que j'ai pitié des pleurs ;
Je voudrais les sécher par ma faible parole :
Je voudrais consoler, moi que rien ne console !

Ah ! s'il se peut, Seigneur, donne-moi cet espoir ;
Et chaque jour, rempli par ce pieux devoir,
Tombera moins pesant sur mon âme lassée,
Et je retrouverai quelque douce pensée
Si ma vie ici-bas passe en faisant le bien.
Aide-moi donc, mon Dieu ! sans toi je ne puis rien.
Mon pouvoir est borné, mon désir est immense.
Mes jours ne coulent pas dans la molle opulence ;
Pour nourrir l'indigent je n'ai pas de trésor :
Que le zèle et l'amour me tiennent lieu de l'or.

Rends donc, pour émouvoir toute âme indifférente,
Ma parole suave et ma voix pénétrante ;
Des élans de mon cœur accueille le tribut,
Et de tous mes efforts sois le guide et le but !

FIN.